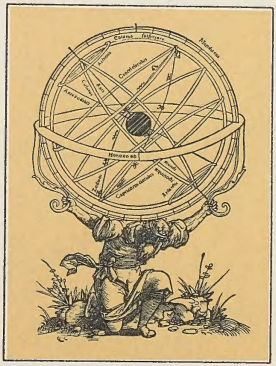
Verf. Bougainville

54/104

The Dibner Library
of the History of
Science and Technology

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES



Ex libri G.V. Fabroni

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI

LA BOUDEUSE,

ET

LA FLUTE L'ÉTOILE,

EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

Nouvelle Edition augmentée.

PREMIERE PARTIE.

A NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXII.

v. Stein

AU ROI.

SIRE,

LE voyage dont je vais rendre compte, eſt le premier de cette eſpece entrepris par les François, & exécuté par les vaiſſeaux de VOTRE MAJESTE'. *Le monde entier lui devoit déja la connoiſſance de la figure*

de la terre. Ceux de vos ſujets à qui cette importante découverte étoit confiée, choiſis entre les plus illuſtres ſavans François, avoient déterminé les dimenſions du globe.

L'Amérique, il eſt vrai, découverte & conquiſe, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, ſont des prodiges de courage & de ſuccès qui appartiennent ſans conteſtation aux Eſpagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, ſous les auſpices d'un Roi qui ſe connoiſſoit en hommes, échappa au malheur ſi ordinaire à ſes pareils, de paſſer pour un viſionnaire; il ouvrit la barriere, franchit les pas difficiles, & malgré le ſort qui le priva du plaiſir de ramener ſon vaiſſeau à Séville, d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par ſon exemple, des navigateurs Anglois

& Hollandois trouverent de nouvelles terres, & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette eſpece de primauté & d'aîneſſe en matiere de découvertes, n'empêche pas les navigateurs François de revendiquer avec juſtice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entrepriſes.. Pluſieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des ſujets courageux des Rois vos ancêtres ; & Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres auſtrales. Différentes cauſes, tant intérieures qu'extérieures, ont paru depuis ſuſpendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTE' *a voulu profiter du loiſir de la paix pour procurer à la géographie des connoiſſances utiles à l'humanité. Sous vos auſpices, SIRE, nous*

EPITRE.

ſommes entrés dans la carriere ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'eſt l'hiſtoire de nos efforts que j'oſe préſenter à VOTRE MAJESTE' ; *votre approbation en fera le ſuccès.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTE',

SIRE,

Le très-humble & très-ſoumis ſerviteur & ſujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

J'Ai penſé qu'il ſeroit à propos de préſenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du monde, & des différentes découvertes faites juſqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaiſſeaux Eſpagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte ſon nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites iſles déſertes dans le ſud de la ligne, enſuite les *isles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaiſſeau, nommé *la Victoire*, revenu en Eſpagne, ſeul des cinq, par le cap de Bonne-Eſpérance, fut hiſſé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes euſſent encore faite. Ainſi fut démontrée phyſiquement, pour la premiere fois, la

ſphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaiſſeaux, le 15 ſeptembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 novembre 1580. Il fit, le ſecond, le tour du globe. La reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau, nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les cartes dans la mer du Sud, une côte ſous le cercle polaire, plus quelques iſles au nord de la ligne, plus auſſi au nord la *nouvelle Albion*.

Le chevalier Thomas Candish, Anglois, partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y entra avec deux le 9 ſeptembre 1588. Ce voyage, le troiſieme fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Olivier de Nord, Hollandois, ſortit de Roterdam le 2 juillet 1598, avec

quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Roterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

George Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 août 1614, avec ſix navires, perdit deux vaiſſeaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traverſa, fit des courſes ſur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, ſans rien découvrir dans ſa route, il paſſa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ſes vaiſſeaux rentrerent dans les ports de Hollande le 1er. juillet 1617.

Preſque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortaliſoient leur nom. Ils ſortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaiſſeaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire,

entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn, y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'isle des Chiens ;* par quinze degrés de latitude sud à cent lieues dans l'oueſt, *l'isle ſans Fond ;* par quatorze degrés quarante-ſix minutes ſud, & quinze lieues plus à l'oueſt, *l'isle de Water* ; à vingt lieues de celle-là dans l'oueſt, *l'isle des Mouches* ; par les ſeize degrés dix minutes ſud, & de cent ſoixante-treize à cent ſoixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux iſles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres ;* cinquante lieues plus oueſt, *celle d'Eſpérance*, puis l'*isle de Horn*, par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude ſud, environ cent ſoixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Enſuite ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée, paſſent entre ſon extrêmité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en octobre 1616.

George Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe sur des vaisseaux de la compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Shouten revoit sa patrie. *La Concorde* & *le Horn* rentrerent après deux ans & dix jours.

Jacques Lhermite, Hollandois, commandant une flotte de onze vaisseaux, partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, & guerroya sur les côtes Espagnoles, d'où il se rendit aux Larrones, sans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. Il mourut en sortant du détroit de la Sonde, & son vaisseau, presque seul de sa flotte, territ au Texel le 9 juillet 1626.

En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie ; il doubla le cap de Horn, fit diverses courses sur les côtes Espagnoles, se rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne-Espérance, en Angleterre, où il arriva le 12 octobre 1686. Ce navigateur n'a

fait aucune découverte dans la mer du Sud ; il prétend avoir découvert dans celle du Nord, par quarante-ſept degrés de latitude auſtrale, & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons, l'*isle Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, ſans la trouver.

Wood Roger, Anglois, ſortit de Briſtol le 2 août 1708, paſſa le cap de Horn, fit la guerre ſur les côtes Eſpagnoles juſqu'en Californie, d'où, par une route frayée déja pluſieurs fois, il paſſa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Eſpérance, il territ aux Dunes le 1er octobre 1711.

Dix ans après, Roggewin, Hollandois, ſortit du Texel avec trois vaiſſeaux ; il entra dans la mer du ſud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* ſans la trouver, découvrit dans le ſud du tropique auſtral l'*isle de Pâques*, dont la latitude eſt incertaine ; puis, entre le quinzieme & le ſeizieme parallele auſtral, les *isles Pernicieuſes*, où il perdit un de ſes vaiſſeaux ; puis,

à peu près dans la même latitude, les *isles Aurore*, *Vespres*, *le Labyrinthe* composé de six isles, & l'isle de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit ensuite sous le douzieme parallele sud trois isles, qu'il nomma *isles de Bauman*, & enfin sous le onzieme parallele austral, les *isles de Tienhoven* & *Groningue*; navigeant ensuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ses vaisseaux furent confisqués. L'amiral Roggewin repassa en Hollande de sa personne sur les vaisseaux de la compagnie, & arriva au Texel le 11 juillet 1723, six cents quatre-vingts jours après son départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paroissoit entiérement éteint, lorsqu'en 1741 l'amiral Anson fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation est entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la géographie.

Depuis ce voyage de l'amiral Anson, il ne s'en est point fait de grand pen-

dant plus de vingt années. L'esprit de découverte a semblé récemment se ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 juin 1764, traverse le détroit de Magellan, découvre quelques isles dans la mer du Sud, faisant sa route presque au nord-oueſt, arrive à Batavia le 28 novembre 1765, au Cap le 24 février 1766, & le 9 mai aux Dunes, six cents quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaisseaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swallow* que commandoit le capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une isle environ par le dix-huitieme parallele, à peu près, en août 1767; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud, arrive à Macassar au mois de mars 1768, avec perte de presque tout son équipage; à Batavia, le 15 septembre; au cap de Bonne-Espérance, à la fin de décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 février 1769, environ par les onze degrés de latitude septentrionale. Il n'est arrivé en Angleterre qu'au mois de juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du monde, aucun n'appartient à la nation Françoise, & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte; savoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi

(1) Dom Pernetty, dans sa *Dissertation sur l'Amérique*, parle d'un voyage autour du monde, fait en 1719 par le capitaine Shelwosk; je n'ai aucune connoissance de ce voyage.

des routes connues, ſans étendre la connoiſſance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti ſur un vaiſſeau particulier, pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il ſe rendit en Chine, où, après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de ſa perſonne le tour du monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage autour du monde fait par la nation Françoiſe.

Parlons maintenant de ceux qui partant, ſoit d'Europe, ſoit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, ſoit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, ſans avoir fait le tour du monde.

Il paroît que c'eſt un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premieres en 1503 & 1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant,

habitant, que le gouvernement n'a point renvoyé dans sa patrie, mais auquel Gonneville, se croyant alors personnellement engagé envers lui, a fait épouser son héritiere.

Alfonse de Salazar, Espagnol, découvrit en 1525 l'*isle de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'est de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele nord, un amas d'isles qu'il nomma les *isles des Rois*, à peu près par la même longitude que l'isle Saint-Barthelemi; il se rendit ensuite aux Philippines & aux Moluques; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoissance des isles ou terres nommées *nouvelle Guinée* & *terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés nord, environ à quatre-vingts lieues dans l'est des isles des Rois, une suite d'isles basses, nommées les *isles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijal-

va, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une isle située par vingt degrés trente minutes de latitude nord, environ à cent degrés de longitude oueſt de Paris. Ils la nommerent *isle Saint-Thomas.*

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit auſſi ſa route au nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtieme & le neuvieme parallele, à des longitudes différentes, pluſieurs iſles ; ſavoir, *Rocca Partida*, les *isles du Corail*, celles *du Jardin*, *la Matelote*, l'*isle d'Aréziſe*, & enfin il aborda à la nouvelle Guinée, ou plutôt, ſuivant ſon rapport, à la *nouvelle Bretagne ;* mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le paſſage qui porte ſon nom.

Le voyage ſuivant eſt plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les iſles célebres que leur richeſſe fit nommer *isles de Salomon* ; mais, en ſuppo-

ſant que les détails rapportés ſur la richeſſe de ces iſles ne ſoient pas fabuleux, on ignore où elles ſont ſituées, & c'eſt vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît ſeulement qu'elles ſont dans la partie auſtrale de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. L'*isle Iſabella* & *la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voyageurs font mention, ne ſont pas mieux connues.

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des iſles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célebre par ſes propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'oueſt de Paris, les *isles Saint-Pierre*, *Magdeleine*, *la Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*, du nom de Dona Iſabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-

quatre degrés plus à l'oueſt, il découvrit les *isles Saint-Bernard* ; preſque à deux cents lieues dans l'oueſt de celles-ci, l'*isle Solitaire*, & enfin l'*isle Sainte-Croix*, ſituée à peu près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana : onn'a pas ſu ce qu'étoit devenu ſon navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Iſabella. Il en repartit avec deux vaiſſeaux le 21 décembre 1605, & prit ſa route à peu près dans l'oueſt-ſud-oueſt. Il découvrit d'abord une petite iſle vers le vingt-cinquieme degré de latitude ſud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris ; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés ſud, ſept ou huit autres iſles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom ; & par le treizieme degré de latitude ſud, environ cent cinquante ſept degrés à l'oueſt de Paris, l'iſle qu'il nomma *de la belle Nation*. En

recherchant enſuite l'*iſle Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude ſud, & à peu près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*iſle de Taumaco*; puis à environ cent lieues à l'oueſt de cette iſle, par quinze degrés de latitude ſud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrale du Saint-Eſprit*, terre que les divers géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'iſle *Sainte-Croix*.

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auſtrale, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'eſt de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen*; il la quitta faiſant route à oueſt, & environ à cent ſoixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *nouvelle Zélande* par qua-

rante-deux degrés dix minutes ſud. Il en ſuivit la côte environ juſqu'au trente-quatre degré de latitude ſud, d'où il cingla au nord-eſt, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent ſoixante-quatorze degrés à l'eſt de Paris, les *isles Pylſtaart*, *Amſterdam* & *Roterdam*. Il ne pouſſa pas ſes recherches plus loin, & revint à Batavia en paſſant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaſte ſuite, ſoit de terres, ſoit d'iſles, qui s'étend depuis le ſixieme juſqu'au trente-quatrieme degré de latitude auſtrale, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juſte de la nommer ainſi, puiſque ce ſont preſque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée *d'Endracht*, du nom de celui qui l'a trouvée en 1616, par le

vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de latitude ſud. En 1618, une autre partie de cette terre, ſituée à peu près ſous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentieme & le trente-troiſieme parallele, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *deNuitz* en 1627, impoſa le ſien à une côte qui paroît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom une partie de la côte occidentale, voiſine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628 avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de ſon navire & de toutes ſes richeſſes.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele,

le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a souvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage sur les côtes de la nouvelle Hollande, & étoit abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen*; cette course, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expresse de reconnoître toute cette région, sur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils possédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vingt-huitieme jusqu'au quinzieme parallele. Il eut la vue de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvoit exister un passage au sud de la Carpentarie. Il retourna ensuite à Timor, d'où il revint visiter les isles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le passage qui porte

ſon nom, appella *nouvelle Bretagne* la grande iſle qui forme ce détroit à l'eſt, & reprit ſa courſe pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt flibuſtier, tantôt commerçant, avoit fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel eſt l'expoſé ſuccinct des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte océan Pacifique, juſqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me ſoit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amuſement : c'eſt ſur-tout pour les marins qu'elle eſt faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la reſſource des voyages de mer faits en tems de guerre, leſquels fourniſſent des ſcenes intéreſſantes pour les gens du monde. Encore ſi l'habitude d'écrire avoit pu m'apprendre à ſauver par la forme une partie

de la ſéchereſſe du fonds ! Mais, quoiqu'initié aux ſciences dès ma plus tendre jeuneſſe, où les leçons que daigna me donner M. d'Alembert, me mirent dans le cas de préſenter à l'indulgence du public, un ouvrage ſur la géométrie, je ſuis maintenant bien loin du ſanctuaire des ſciences & des lettres ; mes idées & mon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'eſt ni dans les forêts du Canada, ni ſur le ſein des mers, que l'on ſe forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du public eût aidé à la mienne.

Au reſte, je ne cite, ni ne contredis perſonne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypotheſe. Quand même les différences très-ſenſibles que j'ai remarquées dans les diverſes contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas empêché de me livrer à cet eſprit de ſyſtême, ſi commun aujourd'hui, & cependant ſi peu compatible avec la vraie philoſophie, com-

ment aurois-je pu espérer que ma chimere, quelque vraisemblance que je susse lui donner, pût jamais faire fortune? Je suis voyageur & marin; c'est-à-dire, un menteur & un imbécille aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux & superbes, qui, dans les ombres de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde & ses habitans, & soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir & de penser.

Je finirai ce discours en rendant justice au courage, au zele, à la patience invincibles des officiers (1) &

(1) L'état-major de la frégate *la Boudeuse*, étoit composé de MM. de Bougainville, capitaine de vaisseau; Duclos Guyot, capitaine de brûlot; chevalier de Bournand, chevalier d'Oraison, chevalier du Bouchage, enseignes de vaisseau; chevalier de Suzannet, chevalier de Kué, gardes de la marine, faisant fonctions d'officiers;

équipages de mes deux vaiſſeaux. Il n'a pas été néceſſaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur conſtance a été à l'épreuve des poſitions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'eſt pas un inſtant ralentie. C'eſt que la nation Françoiſe eſt capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'eſt impoſſible à ſes efforts, toutes les fois qu'elle voudra ſe croire elle-même l'égale, au moins, de telle nation que ce ſoit au monde.

le Corre, officier marchand; Saint-Germain, écrivain; la Veze, aumônier; la Porte, chirurgien-major.

L'état-major de la flûte *l'Etoile* étoit compoſé de MM. Cheſnard de la Giraudais, capitaine de brûlot: Caro, lieutenant des vaiſſeaux de la compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, officiers marchands; Michaud, écrivain; Vivès, chirurgien-major.

Il y avoit de plus MM. de Commerçon, médecin; Verron, aſtronome, & de Romainville, ingénieur.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE,

Contenant depuis le départ de France, jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Boudeuse *de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſt à Monte-video ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des isles Malouines.*

DANS le mois de février 1764, la France avoit commencé un établiſſement aux iſles Malouines. L'Eſpagne revendiqua ces iſles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; & ſon droit ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établiſſement aux Eſpagnols,

& de me rendre enſuite aux Indes orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons de douze, & je devois être joint aux isles Malouines par la flûte *l'Etoile*, deſtinée à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation, & à me ſuivre pendant le reſte de la campagne. Le retard que diverſes circonſtances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a alongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où *la Boudeuſe* venoit d'être conſtruite, & où M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon ſecond, en faiſoit l'armement. Le 5 de ce mois, nous deſcendimes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer; & le 15, nous fimes voile de cette rade, pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Eſpagnoles, *la Eſmeralda* & *la Liebre*, ſorties de Ferrol le 17 octobre, & dont le commandant étoit chargé de recevoir les isles Malouines au nom de Sa Majeſté Catholique.

Le 17 au matin, nous eſſuyames un coup de vent violent de la partie du oueſt-ſud-oueſt au nord-oueſt; il renforça dans la nuit, que nous paſſames à ſec de voiles & les baſſes vergues amenées, le point de deſſous de la miſaine, ſous laquelle nous capeyions auparavant, ayant

été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de sa hauteur : le grand mât de hune résista jusqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit consentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impossibilité de continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Brest, où nous entrames le 21 novembre.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occasionné, me mirent dans le cas de faire les remarques suivantes sur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laissant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas assez appuyés.

2°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conséquence par la nature du lest, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de fer de lest, distribués des deux côtés de la carlingue à peu de distance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe, (nous n'en avions que quatorze montés sur le pont) formoient un poids considérable, lequel, très-abaissé au dessous du centre de gravité, & presque réuni sur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces considérations me déterminerent à faire

diminuer la hauteur exceſſive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que ſur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate ſuffiſoit pour le rendre néceſſaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me diſſimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent, qu'il faiſoit de l'eau par tous ſes hauts, & je devois m'attendre au riſque d'avoir une partie de mon biſcuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les ſoutes; inconvénient dont les ſuites ſeroient ſans reſſource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuſe des isles Malouines en France, ſous les ordres du chevalier Bournand, lieutenant de vaiſſeau; & de continuer le voyage avec la ſeule flûte l'Etoile, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le paſſage du détroit de Magellan. J'obtins cette permiſſion, & le 4 décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entiérement récalfatée dans ſes hauts, je ſortis du port & vins mouiller en rade,

rade, où nous paſſames la journée à embarquer les poudres & rider les hautbans.

Le 5 à midi nous appareillames de la rade de Breſt. Je fus obligé de couper mon cable, le vent d'eſt très-frais & le juſſant empêchant de virer à pic, & me faiſant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon état-major étoit compoſé de onze officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cents trois matelots, officiers mariniers, ſoldats, mouſſes & domeſtiques. M. le prince de Naſſau Sieghen avoit obtenu du roi la permiſſion de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'isle d'oueſſant me reſtoit au nord-quart-nord-eſt du compas, & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours, nous eumes aſſez conſtamment les vents d'oueſt-nord-oueſt au oueſt-ſud-oueſt & ſud-oueſt, grand frais. Le 17 après midi, on eut connoiſſance *des Salvages*, le 18 *de l'isle de Palme*, & le 19 *de l'isle de Fer*. Ce qu'on nomme les Salvages, eſt une petite isle d'environ une lieue d'étendue de l'eſt à l'oueſt; elle eſt baſſe au milieu, mais à chaque extrêmité s'éleve un petit mondrain; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroiſſent au deſſus de l'eau, s'étendent du côté de l'oueſt à deux lieues de l'isle : il y a auſſi du côté de l'eſt quelques briſans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

La vue de cet écueil nous avoit avertis

d'une grande erreur dans notre route ; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoiſſance des isles Canaries, dont la poſition eſt exactement déterminée. La vue de l'isle de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'obſervai la latitude, & en la faiſant cadrer avec le relevement de l'isle de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés ſept minutes dont j'étois plus eſt que mon eſtime. Cette erreur eſt fréquente dans la traverſée du cap Finiſtere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'eſt avec rapidité.

J'eus en même tems occaſion de remarquer que les Salvages ſont mal placés ſur la carte de M. Bellin. En effet, lorſque nous en eumes connoiſſance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre eſtime de trois degrés dix-ſept minutes à l'eſt. Cependant cette même différence s'eſt trouvée, le 19, de quatre degrés ſept minutes, en corrigeant notre point ſur le relevement de l'isle de Fer, dont la longitude eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques. Il eſt à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'isle de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand largue, & qu'ainſi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'eſtime de notre route.

D'ailleurs, le 18, nous relevames l'isle de Palme au sud-oueſt quart d'oueſt corrigé, & ſelon M. Bellin, elle devoit nous reſter au ſud-oueſt. J'ai pu conclure de ces deux obſervations, que M. Bellin a placé l'isle des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'oueſt, qu'elle n'y eſt effectivement.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier juſqu'à notre attérage à la riviere de la Plata; elle ne fournit d'obſervations qui puiſſent intéreſſer les navigateurs, que les ſuivantes.

1°. Le 6 & le 7 janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vimes beaucoup d'oiſeaux; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas ſur ſa carte.

2°. Le 8 janvier après midi, nous paſſames la ligne entre les vingt-ſept & vingt-huit degrés de longitude.

3°. Depuis le deux janvier, les obſervations de variation nous étoient refuſées, & je l'avois eſtimée d'après la carte de Williams Mountain & Jacob Obſon. Le 11, au coucher du ſoleil, nous obſervames trois degrés dix-ſept minutes de variation nord-oueſt, & le 14 au matin j'obſervai encore dix minutes de variation nord-oueſt avec un compas azimuthal,

étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude auſtrale, & environ par trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il eſt donc certain, ſi ma longitude eſtimée eſt exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'eſt encore avancée vers l'oueſt depuis les obſervations de Mountain & d'Obſon, & qu'il ſemble que le progrès de cette ligne vers l'oueſt eſt aſſez uniforme. En effet, ſur le même parallele où Williams Mountain & Jacob d'Obſon avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'eſpace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de ſix degrés après un eſpace de vingt-deux ans. Cette progreſſion mériteroit d'être conſtatée par une ſuite d'obſervations. La découverte de la loi que ſuivent ces changemens dans la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des cauſes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

4°. Au nord & au ſud de la ligne, nous avons preſque conſtamment obſervé des différences nord aſſez grandes, quoiqu'il ſoit plus ordinaire de les y éprouver ſud. Nous eumes lieu d'en ſoupçonner la cauſe, lorſque, le 18 janvier après midi, nous traverſames un banc de frai de poiſſons, qui s'étendoit à perte

de vue du ſud-oueſt quart d'oueſt au nord-eſt quart d'eſt, ſur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux braſſes. Sa rencontre nous avertiſſoit que depuis pluſieurs jours les courans portoient au nord-eſt quart d'eſt; car tous les poiſſons dépoſent leurs œufs ſur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En obſervant ces différences nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles néceſſitaſſent avec elles les différences oueſt; auſſi quand, le 29 janvier au ſoir, on vit la terre, j'eſtimois à midi qu'elle me reſtoit à douze ou quinze lieues de diſtance, ce qui me fit naître la reflexion ſuivante.

Un grand nombre de navigateurs ſe ſont plaints, depuis long-tems, & ſe plaignent encore que les cartes, ſur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Breſil beaucoup trop à l'eſt. Ils ſe fondent ſur ce que, dans leurs différentes traverſées, ils ont ſouvent apperçu ces côtes, lorſqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingt ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé pluſieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le ſud-oueſt : & ils aiment mieux taxer d'erreur les obſervations aſtronomiques & les cartes, que d'en croire ſuſceptible l'eſtime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raiſonnement, conclure le contraire dans notre tra-

verſée à la riviere de la Plata, ſi un heureux haſard ne nous eût indiqué la raiſon des différences nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poiſſons, que nous rencontrâmes le 29, étoit ſoumis à la direction d'un courant : & ſon éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis pluſieurs jours. Il étoit donc la cauſe des erreurs conſtantes de notre route ; les courans, que les navigateurs ont ſouvent éprouvé porter au ſud-oueſt dans ces parages, ſont donc ſujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette obſervation bien conſtatée, comme notre route étoit à peu près le ſud-oueſt, je fus autoriſé à corriger nos erreurs ſur la diſtance, en la faiſant cadrer avec l'obſervation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent. Je dois à cette méthode d'avoir eu connoiſſance de terre, preſque au moment où me la montroit mon eſtime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'oueſt, d'après l'eſtime journaliere, en ſe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obſervation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'euſſions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Breſil eſt plus à l'oueſt que ne le marque M. Bellin ?

En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au

nord-eſt, plus ſouvent au ſud-oueſt. Un coup d'œil ſur le giſſement de la côte ſuffit pour prouver qu'ils ne doivent ſuivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il eſt toujours facile de diſtinguer laquelle regne, par les différences nord ou ſud que donnent les obſervations de latitude. C'eſt à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs ſe plaignent, & je penſe que M. Bellin place exactement les côtes du Breſil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a auſſi eu des obſervations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne ſauroit y avoir d'erreur conſidérable ſur la poſition en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme juſqu'au trente-cinquieme parallele de latitude auſtrale ; & c'eſt ce que l'expérience nous a confirmé.

Depuis le 27 janvier nous avions le fond, & le 29 au ſoir, nous vimes la terre, ſans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit ſur ſon déclin, & que les terres de cette côte ſont fort baſſes. La nuit fut obſcure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la paſſames en panne ſous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naiſſant nous firent appercevoir

les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'isle de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je relève cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude sud, croiroit aller chercher le cap Sainte-Marie, courroit le risque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. *Le banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, seroit plus dangereux: lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

Les Maldonades sont les premieres terres hautes qu'on voit sur la côte du nord, après être entré dans la riviere de la Plata, & les seules presque jusqu'à Montevideo. A l'est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un islot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garnison. On tra-

vaille depuis quelques années, dans ſes environs, une mine d'or peu riche ; l'on y trouve auſſi des pierres aſſez tranſparentes. A deux lieues dans l'intérieur, eſt une ville nouvellement bâtie, peuplée entiérement de Portugais déſerteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillames dans la baie de *Montevideo*, par quatre braſſes d'eau, fond de vaſe molle & noire. Nous avions paſſé la nuit du 30 au 31, mouillés ſur une ancre, par neuf braſſes même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'eſt de *l'isle de Flores*. Les deux frégates Eſpagnoles deſtinées à prendre poſſeſſion des isles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur commandant, Don Philippe Ruis Puente, capitaine de vaiſſeau, en étoit nommé gouverneur. Nous nous rendimes enſemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le gouverneur général, les meſures néceſſaires pour la ceſſion de l'établiſſement que je devois livrer aux Eſpagnols. Nous n'y ſéjournames pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 février.

M. le prince de Naſſau avoit fait avec moi ce voyage ; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquames vis-à-vis Buénos-Aires, au deſſus *de la Colonie du S. Sacrement*, & fimes la route par terre. Nous traverſames ces plaines immenſes dans leſquelles on ſe conduit par le coup d'œil, dirigeant ſon chemin de maniere à ne pas man-

quer les gués des rivieres, chaſſant devant ſoi trente ou quarante chevaux, parmi leſquels il faut prendre avec un laqs ſon relais, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué, ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuirs, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous paſſames la riviere de Sainte Lucie, riviere fort profonde, très-rapide & beaucoup plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre; on force enſuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à ſtribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort ſage aſſurément, mais peu propre à raſſurer ceux qui ne ſavent pas nager, ſoutient de ſon mieux au deſſus de la riviere la tête des deux chevaux, dont la beſogne alors eſt de vous paſſer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Monte-video peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchiſſemens, l'autre de biſcuit & de farine, que nous embarquames en remplacement de notre conſommation depuis Breſt. Les frégates Eſpagnoles étant également prêtes, nous nous diſpoſames à ſortir de la riviere de la Plata.

CHAPITRE II.

Détails sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata.

Rio de la Plata, ou *la riviere d'argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *lac des Xaragès* vers les seize degrés trente minutes sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec *le Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au sud jusque par le trente-quatrieme degré ; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend son cours à l'est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, se sont trompés, & les autres écrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le marquis de Valdelirias, & don George de Menezès, ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux puissances, plusieurs officiers Espagnols & Portugais parcoururent, de-

puis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xarages; les Portugais de leur côté, partant de Matagrosso, établissement de leur nation sur la frontiere intérieure du Brésil par douze degrés de latitude sud, s'embarquerent sur une riviere nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des Jésuites marquoient se jetter aussi dans le lac des Xarages. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de se rencontrer sur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude sud, & sans avoir vu aucun lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un lac, est une vaste étendue de pays très-bas, lequel en certain tems de l'année est couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend sa source entre le cinquieme & le sixieme degré de latitude australe, à peu près à égale distance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où sort *la Madera*, qui va perdre ses eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naissent tous deux dans le Brésil; l'Uraguai dans la capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui sont à l'est-nord-est de Rio Janéiro, d'où il prend son cours vers l'oueſt, & ensuite tourne au sud.

On trouvera dans l'abbé Prevost l'histoire de la découverte de Rio de la Plata, des obsta-

cles que les Eſpagnols y ont rencontrés, & des premiers établiſſemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515, & lui donner ſon nom qu'elle garde juſqu'en 1526, que Sébaſtien Cabot lui donne celui de la Plata, ou de *riviere d'argent*, en reconnoiſſance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Eſprit* ſur le *Rio Tercero*, trente lieues au deſſus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai; mais cet établiſſement eſt détruit preſqu'auſſi-tôt que formé. Don Pedre de Mendoze, grand échanſon de l'empereur, eſt enſuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette ſous de mauvais auſpices les premiers fondemens de *Buénos-Aires* à la rive droite du fleuve, quelques lieues au deſſous de ſon confluent avec l'Uraguai, & ſon expédition n'eſt qu'une ſuite de malheurs qui ne ſe terminent pas même à ſa mort. Les habitans de Buénos-Aires, combattus ſans ceſſe par les Indiens & par la famine, ſont forcés de l'abandonner, & ſe retirent à l'*Aſſomption*. Cette ville, aujourd'hui capitale du Paraguai, bâtie pas des Eſpagnols de la ſuite de Mendoze, ſur la rive occidentale du fleuve, & à trois cents lieues de ſon embouchure, s'étoit accrue en peu de tems. Enfin Don Pedre Ortiz de Zarate, gouverneur du Paraguai, rebâtit Buénos-Aires en 1580, au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit autrefois placée: il y fixe ſa demeure, elle devient l'entrepôt des

vaiſſeaux d'Europe, & ſucceſſivement la capitale de toutes ces provinces, le ſiege d'un évêque, & la réſidence du gouverneur général.

Buenos-Aires eſt ſituée par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale; ſa longitude de ſoixante-un degrés cinq minutes à l'oueſt de Paris, a été déterminée par les obſervations aſtronomiques du P. Feuillée. Cette ville, réguliérement bien bâtie, eſt beaucoup plus grande qu'il ſemble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ſes habitans, qui ne paſſe pas vingt mille blancs, negres & métifs. La forme des maiſons eſt ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou ſix maiſons particulieres, toutes les autres ſont très-baſſes & n'ont abſolument que le raiz-de-chauſſée. Elles ont d'ailleurs de vaſtes cours, & preſque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le gouvernement, eſt ſituée ſur le bord de la riviere, & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui eſt oppoſé, eſt occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché ſont ſur cette même place où ſe tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaiſſeaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaiſons dans des goëlettes

qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandiſes ſont portées en charrois dans la ville, qui en eſt à un quart de lieue. Les vaiſſeaux qui doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, ſe rendent à *la Encenada de Baragan*, eſpece de port ſitué à neuf ou dix lieues dans l'eſt-ſud-eſt de cette ville.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuſes de l'un & de l'autre ſexe. L'année y eſt remplie de fêtes de ſaints, qu'on célebre par des proceſſions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de ſpectacle. Les moines nomment les premieres dames de la ville, *Major-domes* de leurs fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le ſoin de parer l'égliſe, d'habiller la ſtatue & de porter l'habit de l'ordre. C'eſt pour un étranger un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les égliſes de ſaint François ou de ſaint Dominique, des dames de tout âge, aſſiſter aux offices avec l'habit de ces ſaints inſtituteurs.

Les Jéſuites offroient à la piété des femmes un moyen de ſanctification plus auſtere que les précédens. Ils avoient attenant à leur couvent une maiſon nommée *la Caſa de los exercicios de las mugeres*, c'eſt-à-dire la maiſon des exercices des femmes. Les femmes & les filles, ſans le conſentement des maris ni des parens, venoient s'y ſanctifier par une retraite de douze

jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce ſanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de ſaint Ignace; les domeſtiques même du ſexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtreſſes. Les exercices pratiqués dans ce lieu ſaint, étoient la méditation, la priere, les catéchiſmes, la confeſſion & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du ſang que faiſoient, nous a-t-on dit, rejaillir les diſciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Magdeleines.

Au reſte, tous les hommes ici ſont freres, & de la même couleur aux yeux de la religion. Il y a des cérémonies ſacrées pour les eſclaves, & les Dominicains ont établi une confrairie de negres. Ils ont leurs chapelles, leurs meſſes, leurs fêtes, & un enterrement aſſez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par negre aggrégé. Les negres reconnoiſſent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cauſe de ces mots de l'écriture, *nigra ſum, ſed formoſa filia Jeruſalem.* Le jour de leur fête, ils éliſent deux rois, dont l'un repréſente le roi d'Eſpagne, l'autre celui de Portugal, & chaque roi ſe choiſit une reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la ſuite des rois une proceſſion, laquelle marche avec croix, bannieres & inſtrumens. On chante,

on

on danſe, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin juſqu'au ſoir, & le ſpectacle en eſt aſſez agréable.

Les dehors de Buénos-Aires ſont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont preſque tous des maiſons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fourniſſent abondamment toutes les denrées néceſſaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Eſpagne, ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble ſitué à deux cents lieues de Buénos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; ſi l'on s'éloigne ſeulement à trois lieues de la ville, l'on ne trouve plus que des campagnes immenſes, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en ſont les ſeuls habitans. A peine, en parcourant cette vaſte contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparſes, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour conſtater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plutôt celle des beſtiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traverſent, n'ont aucune retraite, & ſont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les tranſportent, & qui ſont les ſeules voitures dont on ſe ſerve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, ſont le plus ſouvent expoſés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Tout le pays eſt uni, ſans montagnes & ſans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé ſous un climat de la plus heureuſe température, il ſeroit un des plus abondans de l'univers en toutes ſortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y ſeme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, preſque tout eſt inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou ſi le haſard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce ſont des negres eſclaves. Au reſte, les chevaux & les beſtiaux ſont en ſi grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes, ſont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorſqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent manger, & abandonnent le reſte, qui devient la proie des chiens ſauvages & des tigres: ce ſont les ſeuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de ſe nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils ſe ſont multipliés à l'infini. Ils ſe raſſemblent ſouvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils ſont preſſés par la faim. Les tigres ne ſont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boiſés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le ſoient.

On connoît l'adreſſe des habitans de ces contrées à ſe ſervir du lacs ; & il eſt certain qu'il y a des Eſpagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres : il ne l'eſt pas moins que pluſieurs finiſſent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une eſpece de chat-tigre, dont le poil aſſez long eſt gris-blanc. L'animal eſt très-bas ſur jambes, & peut avoir cinq pieds de longueur : il eſt dangereux, mais fort rare.

Le bois eſt très-cher à Buénos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois, à peine propres à brûler. Tout ce qui eſt néceſſaire pour la charpente des maiſons, la conſtruction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il ſeroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la conſtruction des plus grands navires. De *Montegrande*, où ſont les plus beaux, on les tranſporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguai ; & depuis le *Salto Chico* de l'Uraguai, des bâtimens faits exprès pour cet uſage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au nord & au ſud de la riviere de la Plata, ſont de la race de ceux que les Eſpagnols nomment *Indios bravos*. Ils ſont d'une taille médiocre, fort laids, & preſque tous galeux. Leur couleur eſt très-baſanée, & la

graiſſe dont ils ſe frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peau de chevreuil, qui leur deſcend juſqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il eſt compoſé, ſont très-bien paſſées ; ils mettent le poil en dedans, & le dehors eſt peint de diverſes couleurs. La marque diſtinctive des Caciques eſt un bandeau de cuir dont ils ſe ceignent le front ; il eſt découpé en forme de couronne, & orné de plaques de cuivre. Leurs armes ſont l'arc & la fleche ; ils ſe ſervent auſſi du lacs & de boules (1). Ces Indiens paſſent leur vie à cheval, & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établiſſemens Eſpagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne ceſſent d'en boire que quand l'ivreſſe les laiſſe abſolument ſans mouvement. Pour ſe procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux ; & quand ils ont épuiſé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations, & s'éloignent. Quelquefois ils ſe raſſemblent en troupes de deux

(1) Ces boules ſont deux pierres rondes, de la groſſeur d'un boulet de deux livres, enchâſſées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrêmités d'un boyau cordonné, long de ſix à ſept pieds. Ils ſe ſervent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent juſqu'à trois cents pas l'animal qu'ils pourſuivent.

ou trois cents pour venir enlever des beſtiaux ſur les terres des Eſpagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede ; comment dompter une nation errante, dans un pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le tems n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuir mille Américains.

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuſe aux Eſpagnols, s'ils ne prennent des meſures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la juſtice, s'étoient retirés dans le nord des Maldonades ; des déſerteurs ſe ſont joints à eux : inſenſiblement le nombre s'eſt accru ; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des beſtiaux dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour les conduire ſur les frontieres du Breſil, où ils les échangent avec les Pauliſtes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On aſſure qu'ils ſont aujourd'hui plus de ſix cents. Ils ont abandonné leur

(1) Les Pauliſtes ſont une autre race de brigands ſortis du Breſil, & qui ſe ſont formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle.

premiere habitation, & se sont retirés plus loin de beaucoup dans le nord-oueſt.

Le gouverneur général de la province de la Plata réside, comme nous l'avons dit, à Buénos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il est censé dépendre du Viceroi du Pérou; mais l'éloignement rend cette dépendance presque nulle, & elle n'existe réellement que pour l'argent qu'il est obligé de tirer des mines du Potosi; argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potosi une maison des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établissemens sont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Cordoue*, *Mendoze* & l'*Assomption*, dépendent, ainsi que les fameuses missions des Jésuites, du gouverneur général de la Plata. Cette vaste province comprend en un mot toutes les possessions Espagnoles à l'est des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones jusqu'au détroit de Magellan. Il est vrai qu'au sud de Buénos-Aires il n'y a plus aucun établissement; la seule nécessité de se pourvoir de sel, fait pénétrer les Espagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buénos-Aires un convoi de deux cents charrettes, escorté par trois cents hommes; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voisins de la mer, où le sel se forme naturellement. Autrefois les Espagnols l'en-

voyoient chercher par des goëlettes dans la baie St. Julien.

Je remets au second voyage, que les circonstances nous ont forcés de faire dans la rivière de la Plata, à parler des missions du Paraguai ; ce sera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole ; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein ; le commerce même de Buénos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans : il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buénos-Aires dans le Pérou & le Chili ; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance, contre laquelle réclament ceux de Buénos-Aires. Le procès est pendant à Madrid, où je ne sais quand ni comment on le jugera. Cependant Buénos-Aires est riche ; j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un million de

piastres ; & si tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais possedent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buénos-Aires ; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence ; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Brésil. Enfin ce poste est ici à l'Espagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui est en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, est située à la rive septentrionale du fleuve, trente lieues au dessus de son embouchure, & bâtie sur une presqu'isle qui défend des vents d'est une baie d'environ deux lieues de profondeur sur une de largeur à son entrée. A la pointe occidentale de cette baie est un mont isolé, assez élevé, lequel sert de reconnoissance, & a donné le nom à la ville ; les autres terres qui l'environnent, sont très-basses. Le côté de la plaine est défendu par une citadelle. Plusieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie sur une isle fort petite,

appellée *l'Isle aux François*. Le mouillage de Montevideo eſt ſûr, quoiqu'on y eſſuie quelquefois des *pamperos*, qui ſont des tourmentes de vent de ſud-oueſt, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq braſſes d'eau ſur une vaſe très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit ſans ſouffrir aucun dommage; mais les vaiſſeaux fins s'y arquent facilement & y dépériſſent. L'heure des marées n'y eſt point réglée; ſelon le vent qu'il fait, l'eau eſt haute ou baſſe. On doit ſe méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'eſt de cette baie; la mer y briſe, & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charrettes*.

Montevideo a un gouverneur particulier, lequel eſt immédiatement ſous les ordres du gouverneur général de la province. Les environs de cette ville ſont preſque incultes, & ne fourniſſent ni froment ni maïs: il faut faire venir de Buénos-Aires la farine, le biſcuit & les autres proviſions néceſſaires aux vaiſſeaux. Dans les jardins, ſoit de la ville, ſoit des maiſons qui en ſont voiſines, on ne cultive preſque aucun légume; on y trouve ſeulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les beſtiaux y ſont dans la même abondance que dans le reſte de ce pays; ce

qui joint à la salubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages; on doit seulement y prendre ses mesures contre la désertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'est que l'on y vit presque sans travail. En effet, comment résister à la comparaison de couler dans le sein de l'oisiveté des jours tranquilles sous un climat heureux, ou de languir affaissé sous le poids d'une vie constamment laborieuse, & d'accélérer dans les travaux de la mer, les douleurs d'une vieillesse indigente?

CHAPITRE III.

Départ de Montevideo; navigation jusqu'aux isles Malouines; leur remise aux Espagnols; détails historiques sur ces isles.

LE 28 février 1767, nous appareillames de Montevideo avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convinmes, Don Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cap de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines.

L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'isle de Flores. Le vent fut contraire le lendemain; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant les bordées; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le commandant Espagnol fît aucun signal, j'envoyai un officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'isle de Flores dans un éclairci, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis était d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'officier alors le prévint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdimes de vue le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse, le pamperos souffla avec furie, & nous fit chasser: une seconde ancre que nous mouillames nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols, mâts de hune & basses vergues amenés, lesquels avoient

beaucoup plus chaſſé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-groſſe, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pumes appareiller ſous les quatre voiles majeures; à midi nous avions perdu de vue les Eſpagnols demeurés à l'ancre, & le 3 mars au ſoir, nous étions hors de la riviere.

Nous eumes pendant la traverſée aux Malouines, des vents variables du nord-eſt au ſud-oueſt, preſque toujours gros tems & mauvaiſe mer : nous fumes contraints de paſſer en cap le 15 & le 16, ayant eſſuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi que nous commençames à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaiſſe. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horiſon ſe fût éclairci, & que par mon eſtime je fuſſe dans l'eſt des isles Sébaldes, je craignis d'avoir dépaſſé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'oueſt; le vent, ce qui eſt fort rare dans ces parages, favoriſoit cette réſolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les ſondes de la côte des Patagons, je fus aſſuré de ma poſition, & je repris avec confiance la route à l'eſt. En effet, le 21, à quatre heures après midi, nous eumes connoiſſance des Sébaldes qui nous reſtoient au nord-eſt quart d'eſt à huit ou dix lieues de diſtance, & bientôt après nous vimes la terre des Malouines. Je me ſerois au reſte épargné l'embarras où je

me trouvai, si de bonne heure j'eusse tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les isles en latitude.

Le 23 au soir, nous entrames & mouillames dans la grande baie, où mouillerent aussi le 24 les deux frégates Espagnoles. Elles avoient beaucoup souffert dans leur traversée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ses bouteilles, enfoncé les fenêtres de sa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Presque tous les bestiaux embarqués à Montevideo, pour la colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port, & s'y amarerent.

Le 1er avril, je livrai notre établissement aux Espagnols, qui en prirent possession, en arborant l'étendard d'Espagne, que la terre & les vaisseaux saluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du soleil. J'avois lu aux François habitans de cette colonie naissante, une lettre du roi, par laquelle sa Majesté leur permettoit d'y rester sous la domination du roi catholique. Quelques familles profiterent de cette permission: le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates Espagnoles, lesquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (1).

(1) Lorsque j'ai livré l'établissement aux Espagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit

On me pardonnera quelques remarques hiſtoriques ſur ces isles.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célebre Américo Veſpuce, qui, dans ſon troiſieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du nord en 1502. Il ignoroit à la vérité ſi elle appartenoit à une isle, ou ſi elle faiſoit partie du continent; mais il eſt facile de conclure de la route qu'il avoit ſuivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la deſcription même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'aſſurerai, avec non moins de fondement, que Beaucheſne Goüin, revenant de la mer du ſud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'isle

entraînés juſqu'au premier avril 1767, montoient à ſix cents trois mille livres, en y comprenant l'interêt à cinq pour cent des ſommes dépenſées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de ſa Majeſté catholique ſur les isles Malouines, le roi d'Eſpagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun rembourſement de ces frais. Cependant, comme il prenoit les vaiſſeaux, bateaux, marchandiſes, armes, proviſions de guerre & de bouche qui compoſoient notre établiſſement, ce monarque juſte autant que généreux, a voulu que nous fuſſions rembourſés de nos avances, & la ſomme ſuſdite nous a été remiſe par ſes tréſoriers, partie à Paris, le reſte à Buénos-Aires.

à laquelle il donna son nom, il vint mouiller à l'est de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord, que les isles Malouines étant situées entre les Sébaldes & l'isle Beauchesne, & ayant une étendue considérable, il dut nécessairement rencontrer la côte des Malouines, qu'il est même impossible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'est des Sébaldes. D'ailleurs Beauchesne vit une seule isle d'une immense étendue, & ce ne fut qu'après en être sorti, qu'il s'en présenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide, couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de sarcelles, de canards & de bécassines; il n'y vit point de bois : tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire sont quatre petites isles pierreuses, où Guillaume Dampierre en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

Quoi qu'il en soit, les isles Malouines jusqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte septentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a assez bien décrite, assuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du siecle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du sud-est dans une

mauvaiſe baie, à l'abri de quelques petites isles qu'on appella *isle d'Anican*, du nom de l'armateur; mais il n'y ſéjourna que pour faire de l'eau, & continua ſa route ſans s'embarraſſer de les reconnoître.

Cependant leur poſition heureuſe pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du ſud, & d'échelle pour la découverte des terres auſtrales, avoit frappé les navigateurs de toutes les nations. Au commencement de l'année 1763, la cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces isles. Je propoſai au miniſtere de le commencer à mes frais, & ſecondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon couſin germain, & l'autre mon oncle, je fis ſur le champ conſtruire & armer à Saint-Malo, par les ſoins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon ſecond, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpece d'hommes laborieuſe, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 ſeptembre 1763, je fis voile de Saint-Malo : M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi ſur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'isle Sainte-Catherine ſur la côte du Breſil, l'autre à Montevideo, où nous primes beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes, nous attérimes

attérimes sur les isles Sébaldes, le 31 janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre sa pointe du nord-oueſt & les Sébaldes ; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des isles, j'entrai le 3 février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établiſſement.

La même illuſion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces isles étoient couvertes de bois, agit auſſi ſur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec ſurpriſe en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre choſe que des touffes de joncs fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en ſe deſſéchant, reçoit la couleur d'herbe morte juſqu'à une toiſe environ de hauteur ; & de-là ſort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied ; de ſorte que dans l'éloignement les tiges réunies préſentent l'aſpect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croiſſent qu'au bord de la mer & ſur les petites isles ; les montagnes de la grande terre ſont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aiſément de loin pour du taillis.

Les diverſes courſes que j'ordonnai auſſi-tôt, & que j'entrepris moi-même dans l'isle, ne nous procurerent la découverte d'aucune eſpece de bois, ni d'aucune trace que cette terre

eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibier de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'isle, s'approcher de nous sans crainte, & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui fasse reconnoître en lui, par le seul instinct, aux animaux foibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems : ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Le 17 mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes, parmi lesquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillames sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, à construire un magasin & un petit fort, au milieu duquel

fut élevé un obéliſque. L'effigie du roi décoroit une de ſes faces, & l'on enterra ſous ſes fondemens quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entrepriſe; ſur l'autre on voyoit la figure du roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi ſerviat ultima Thule.*

Telle étoit l'inſcription gravée ſur cette médaille :

ETABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUE'ES AU 51 DEG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50 MIN.
DE LONG. OCCID. ME'RID. DE PARIS,
PAR LA FRE'GATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUIOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAP. F. CHENARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRE'GATE, ARME'ES
PAR LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL
D'INFANTERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF
DE L'EXPE'DITION, G. DE NERVILLE, CAPITAINE
D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOULIN, ADMINISTRAREUR GE'NE'RAL DES POSTES DE FRANCE :
CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN OBE'LISQUE DE'CORE' D'UN ME'DAILLON DE SA
MAJESTE' LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILIER, ING. GE'OGR. DES CAMPS
ET ARME'ES, SERVANT DANS L'EXPEDITION; SOUS LE MINISTERE D'E'.
TAT DE CHOISEUL, DUC DE
STAINVILLE. EN
FE'VRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : CONAMUR TENUES GRANDIA.

Cependant, pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établissement aux extrémités de l'univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 avril 1764, je pris solemnellement possession des isles au nom du roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis sains & contens. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des palissades, de jeunes plants d'arbres; & j'ouvris une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontrai les vaisseaux du Commodore Byron, qui, après être venu reconnoître les isles Malouines pour la premiere fois, traversoit le détroit pour entrer dans la mer du sud. A mon départ des Malouines, le 27 avril suivant, la colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'état-major.

En 1765, nous renvoyames *l'Aigle* aux isles Malouines, & le roi y joignit *l'Etoile*, une de ses flûtes. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allerent ensemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établissement

commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierre ; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans désespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisées ; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Cependant, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de janvier 1765 reconnoître les isles Malouines. Il y avoit abordé à l'oueſt de notre établissement, dans un port nommé déja par nous *port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces isles pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *port d'Egmont* ; & le capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre

établiſſement au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au roi de la grande Bretagne, menaça de forcer la deſcente, ſi l'on s'obſtinoit à la lui refuſer, fit une viſite au commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des isles Malouines, lorſque nous les remimes aux Eſpagnols, dont le droit primitif ſe trouvoit ainſi étayé encore par celui que nous donnoit inconteſtablement la premiere habitation. Les détails ſur les productions de cette isle, & les animaux qu'on y trouve, ſont la matiere du chapitre ſuivant, & le fruit des obſervations qu'un ſéjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux isles Malouines, & que l'hiſtoire naturelle en eſt à certains égards aſſez importante (1).

(1) L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Pernetty ſur les isles Malouines parût. Sans cela, nous nous ſerions diſpenſés des détails ſuivans.

CHAPITRE IV.

Détails sur l'hiſtoire naturelle des isles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéreſſans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'hiſtoire naturelle; & quand leurs remarques ne ſerviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours ſatisfaire en partie la curioſité de ceux qui cherchent à approfondir le ſyſtême de la nature.

La premiere fois que nous mimes pied à terre ſur ces iſles, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne ſavions trop ce qui pouvoit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées; des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle ſembloit ſe diſputer l'empire; des campagnes inanimées faute d'habitans; point de bois capables de raſſurer ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons; un vaſte ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins; par-tout une triſte uniformité; que d'objets décourageans & qui paroiſſoient annoncer que la nature ſe refuſeroit aux efforts de l'eſpece

humaine dans des lieux si sauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de contestation pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiseaux & de poissons du meilleur goût ; une matiere combustible pour suppléer au défaut du bois ; des plantes reconnues spécifiques aux maladies des navigateurs ; un climat salubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robustes & sains, que ces contrées enchantereſſes où l'abondance même devient un poison, & la chaleur une obligation de ne rien faire ; telles furent les ressources que la nature nous présenta. Elles effacerent bientot les traits qu'un premier aspect avoit imprimés, & justifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation *du port Egmont*, n'ont pas balancé à dire " que le pays adjacent offre tout ce qui „ est nécessaire pour un bon établissement. Leur „ goût pour l'histoire naturelle les engagera „ sans doute à faire & à publier des recherches „ qui rectifieront celles-ci. „

Les isles Malouines ſe trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien ds Paris; elles ſont éloignées de la côte *de l'Amérique* ou *ds Patagons*, & de l'entrre du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues.

La carte que nous avons donnée de ces isles n'a pas ſans doute la préciſion géographique; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet apperçu peut cependant indiquer à peu près l'étendue de ces isles de l'eſt à l'oueſt & du nord au ſud, le giſſement des côtes parcourues par nos vaiſſeaux, la poſition & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les ports que nous avons reconnus, réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des isles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aiſés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne ſe ſont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées

avant l'inſtant de leur plein ; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Les vents ſont généralement variables, mais régnant beaucoup plus de la partie du nord au ſud par l'oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver, lorſqu'ils ſoufflent du nord à l'oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux ; de l'oueſt au ſud, chargés de frimas, de neige & de grêle ; du ſud au nord par l'eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du ſud-oueſt au nord-oueſt par l'oueſt. Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon, ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force, & quelquefois change leur direction. Preſque toutes les nuits de l'année, celles d'été ſur-tout, ſont calmes & étoilées ; les neiges que les vents du ſud-oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables ;

elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terreins. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général, ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Le peu de matiere minérale trouvée aux isles Malouines, répond de la ſalubrité des eaux; elles ſont par-tout commodément placées; aucune plante d'un caractere dangereux n'infecte les lieux où elles coulent; c'eſt ordinairement ſur du gravier ou ſur du ſable, & quelquefois ſur des lits de tourbe, qui leur laiſſe à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais ſans en diminuer la qualité ni la légéreté.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il n'en faut pour ſouffrir la charrue; le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes juſqu'à près d'un pied, qu'il étoit indiſpenſable, avant que de cultiver, d'enlever

cette couche, & de la diviſer pour la deſſécher & la brûler. On ſait que ce procédé eſt merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employames. Au deſſous de la premiere couche, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur, & qui le plus ſouvent en a beaucoup plus; on rencontre enſuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle eſt ſoutenue par des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays eſt dépourvu de cette nature de pierre; des voyages entrepris juſqu'au ſommet des montagnes, à deſſein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles & même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe. Au reſte, il ne manque point de pierres à bâtir; la plupart des côtes en ſont formées. On y diſtingue des couches horiſontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainſi que d'autres couches plus ou moins inclinées, qui ſont celles des ardoiſes & d'une eſpece de pierre contenant des particules de talc. On y voit auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquels on remarquoit des empreintes de coquilles foſſiles d'une eſpece inconnue dans ces mers; on en faiſoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jau-

nâtre, & n'avoit pas encore acquis son degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durcissoit à l'air. On trouve facilement la glaise, les sables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui se rencontre ordinairement au dessus de la glaise, s'étend bien avant dans le terrein. On ne pouvoit faire une lieue, de quelque point que l'on partît, sans en appercevoir des couches considérables, toujours aisées à distinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle se forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe prise dans une baie voisine de notre habitation, où elle présente aux vents une surface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré suffisant de dessication. C'étoit celle dont on se servoit ; son odeur n'étoit point mal-faisante, son feu n'étoit pas triste, & ses charbons avoient une action supérieure à celle du charbon de terre, puisqu'en soufflant dessus, on pouvoit allumer une lumiere aussi aisément qu'avec de la braise ; elle suffisoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des soudures des grosses pieces,

Tous les bords de la mer & des isles de l'intérieur sont couverts d'une espece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls* ; c'est plutôt une sorte de gramen. Elle est du plus beau

verd, & a plus de six pieds de hauteur. C'est la retraite des lions & des loups marins; elle nous servoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un instant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille seche un assez bon lit. Ce fut aussi avec cette plante que nous couvrimes nos maisons; le pied en est sucré, nourrissant, & préféré à toute autre pâture par les bestiaux.

Les bruyeres, les arbustes & le gommier sont après cette grande herbe les seuls objets qu'on distingue dans les campagnes. Tout le reste est surmonté par des herbes menues, plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbustes furent d'une grande ressource pour le chauffage, on les réserva ensuite pour les fours, ainsi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la saison.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une description plus étendue. Elle est d'un verd de pomme, & n'a en rien la figure d'une plante; on la prendroit plutôt pour une loupe ou excroissance de terre de cette couleur; elle ne laisse voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa surface, de forme convexe, présente un tissu si serré, qu'on n'y peut rien introduire sans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous asseoir ou de monter dessus; sa hauteur n'est gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit aussi su-

rement qu'une pierre, ſans en être foulée; ſa largeur s'étend d'une maniere diſproportionnée à ſa forme; il y en a qui ont plus de ſix pieds de diametre, ſans en être plus hautes. Leur circonférence n'eſt réguliere que dans les petites plantes qui repréſentent aſſez la moitié d'une ſphere; mais lorſqu'elles ſe ſont accrues, elles ſont terminées par des boſſes & des creux ſans aucune régularité. C'eſt en pluſieurs endroits de leur ſurface que l'on voit en gouttes de la groſſeur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme*; mais comme elle ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux, elle fut décidée réſine. Son odeur eſt forte, aſſez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupames exactement ſur le terrein, & la renverſames. Nous vimes en la briſant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles en étoiles, enchâſſées les unes ſur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les colore en verd; en les briſant, il en ſort un ſuc abondant & laiteux; plus viſqueux que celui des tithymales; le pied eſt une ſource abondante de ce ſuc, ainſi que les racines qui s'étendent horiſontalement, & vont provigner à quelque diſtance; de ſorte qu'une plante n'eſt jamais ſeule. Elle paroît ſe plaire ſur le penchant des collines, & toutes les expoſitions lui ſont in-

différentes. Ce ne fut que la troiſieme année qu'on chercha à connoître ſa fleur & ſa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en tranſporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette ſinguliere & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en médecine, pluſieurs matelots s'étant ſervis de ſa réſine avec ſuccès pour ſe guérir de légeres bleſſures. Une choſe digne de remarque, c'eſt que cette plante ainſi retournée, perd ſa réſine à l'air ſeul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec ſa diſſolution dans les ſeuls ſpiritueux? En cet état, elle étoit d'une légéreté ſurprenante, & brûloit comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire, on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbriſſeau, & quelquefois rampe ſous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtames par fantaiſie, & nous lui trouvames un goût de ſapinette; ce qui nous donna l'idée d'eſſayer d'en faire de la biere. Nous avions apporté une certaine quantité de mélaſſe & de grains; les procédés que nous employames réuſſirent au-delà de nos ſouhaits, & l'habitant une fois inſtruit, ne manquoit jamais de cette boiſſon que la plante rendoit anti-ſcorbutique; on l'employa très-ſpécifiquement dans des bains que l'on faiſoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille eſt petite & dentelée,

telée, d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpece de farine un peu glutineuſe, & d'une odeur aromatique.

Une eſpece de céleri ou perſil ſauvage, très-abondante, une quantité d'oſeille, de creſſon de terre & de cérérac à feuilles ondées, fourniſſoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit deſirer contre le ſcorbut.

Deux petits fruits, dont l'un inconnu, reſſemble aſſez à une mûre, l'autre, de la groſſeur d'un pois, & nommé *lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, étoient les ſeuls que l'automne nous fournit. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans, qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommames mûre eſt rampante : ſa feuille reſſemble à celle du charme, elle prolonge ſes branches, & ſe reproduit comme les fraiſiers. Le lucet eſt auſſi rampant, il porte ſes fruits le long de ſes branches garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes, & de couleur de myrte ; ces fruits ſont blancs & colorés de rouge du côté expoſé au ſoleil, ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainſi que les feuilles ; dont l'infuſion priſe avec du lait a paru très-agréable. Cette plante ſe cache ſous les herbes, & ſe plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuſe aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes, qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche, & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvames aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'isle habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'est à l'ouest, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme, & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au dessous de leur sommet une grande espece de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver si elles se-

roient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer eſt preſque toute couverte de goemon dans le port, ſur-tout près des côtes, dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre ſervice que de rompre la lame lorſque la mer eſt groſſe. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportoient pluſieurs eſpeces de coralines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainſi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes, elles ſont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'inſectes marins. D'ailleurs leur tiſſu eſt ſi ſerré & leurs fibres ſi délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets pluſieurs coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la poulette ou poulte. On reconnoît trois eſpeces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de foſſiles; ce qui peut ſervir de preuve à cette aſſertion, que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les

terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas eſtimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre, &c.

On ne voit qu'une ſeule eſpece de quadrupede ſur ces isles ; elle tient du loup & du renard. Les oiſeaux ſont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins ſont les ſeuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poiſſons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer ; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leur débris. D'autres oſſemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter ſi loin, prouvent, ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

Le loup-renard, ainſi nommé, parce qu'il ſe creuſe un terrier, & que ſa queue eſt plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes ſur le bord de la mer. Il ſuit le gibier & ſe fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre ; à notre premiere deſcente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fuſſent des ſentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il eſt maigre & rare. Il eſt

de la taille d'un chien ordinaire, dont il a auſſi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été tranſporté ſur les isles?

Les oiſeaux & les poiſſons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiſeaux ſont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poiſſons ſont encore plus maltraités; ſans parler des baleines qui, comme on ſait, ne ſe nourriſſant que de frétin, en détruiſent prodigieuſement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiſeaux pêcheurs, dont les uns ſe tiennent conſtamment en ſentinelle ſur les roches, & les autres planent ſans ceſſe au deſſus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui ſuivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du naturaliſte le plus habile. Voici les remarques les plus eſſentielles, étendues ſeulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Parmi les oiſeaux à pieds palmés, le cygne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par ſon col d'un noir velouté, qui fait une admirable oppoſition avec la blancheur du reſte de ſon corps; ſes pattes ſont couleur de chair. Cette eſpece de cygne ſe trouve auſſi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre eſpeces d'oies ſauvages formoient

une de nos plus grandes richeſſes. La premiere ne fait que pâturer ; on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, & ſon long col pour obſerver le danger ; ſa démarche eſt légere, ainſi que ſon vol ; elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpece. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré ſur le dos & les aîles. La femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes ; elle pond ordinairement ſix œufs. Leur chair ſaine, nourriſſante & de bon goût, devint notre principale nourriture ; il étoit rare qu'on en manquât : indépendamment de celles qui naiſſent ſur l'isle, les vents d'eſt en automne en amenent des voliers, ſans doute de quelque terre inhabitée : car les chaſſeurs reconnoiſſoient aiſément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inſpiroit la vue des hommes. Les trois autres eſpeces d'oies n'étoient pas ſi recherchées, elles ſe nourriſſent de poiſſon & en contractent un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle de la premiere eſpece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au deſſus des eaux ; celle-ci eſt criarde. Les couleurs de leur plumage ne ſortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces eſpeces, ainſi que les cygnes, ont ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers different peu de ceux de nos climats; on en tua quelques-uns de tout noirs, & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que nous les primes pour le grespe dont on fait des manchons précieux : cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux especes n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt

reſſemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont ſe terminer à la circonférence des membranes, & que le tout eſt d'un verd de feuille, ſans avoir beaucoup plus d'épaiſſeur.

Deux eſpeces d'oiſeaux que l'on nomma bec-ſcies, on ne ſait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reſte du plumage eſt d'un noir tirant ſur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette eſpece; ce que l'on n'oſeroit cependant pas aſſurer. Ils ont le bec aſſez long & pointu, & les pieds palmés ſans ſéparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint ſe terminant à rien au troiſieme. Leurs pieds ſont couleur de chair. Ces animaux ſont de grands deſtructeurs de poiſſons. Ils ſe placent ſur les rochers, ils s'y raſſemblent par nombreuſes familles, & y font leur ponte. Comme leur chair eſt très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une reſſource dans le beſoin. Ils ſe défioient ſi peu des chaſſeurs, qu'il ſuffiſoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiſeau

de proie à pieds palmés, ayant plus de sept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractérisé par deux tuyaux de même matiere que le bec, lesquels sont percés dans toute leur longueur. Cet animal est celui que les Espagnols appellent *quebranta-huessos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de caniats & d'équerrets, presque tous gris & vivant par familles, viennent planer sur les eaux & fondent sur le poisson avec une vitesse extraordinaire. Ils nous servoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la sardine; il suffisoit de les tenir un moment suspendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pengouins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par familles comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part

de la tête, & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac; son col très-long quand il chante, son allure assez légere, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singuliere. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson : mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas, & qu'il absorboit sa graisse; aussi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par familles, comme la seconde, sur de hauts rochers, dont elle partage le terrein avec les becs-scies; ils y pondent aussi. Les caracteres qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur servent de sourcils; on les nomma *pengouins sauteurs* : en effet ils ne se transportent que par sauts & par bonds. Cette espece a dans toute sa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois especes d'alcyons, qui se montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce sont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite espece en a tous les

caracteres. Si c'eſt un véritable alcyon, on peut être aſſuré qu'il fait ſon nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement reſſemblans à pere & mere. La ſeconde eſpece ne differe que par la groſſeur ; elle eſt un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux eſpeces ſont noires avec quelques plumes blanches ſous le ventre. Quant à la troiſieme, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'eſt un véritable alcyon blanc à cauſe de ſa conformité avec les deux autres.

Trois eſpeces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc ſale, & les autres ſont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux bécaſſines & aux petits oiſeaux; ils n'ont ni la taille ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, ſont encore les perſécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages ſont riches, & préſentent toutes ſortes de couleurs.

Les bécaſſines ſont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne ſont point le crochet en prenant leur vol, & ſont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font ſans précaution au milieu des champs & dans des endroits preſque dégarnis d'herbes ; elles s'y précipitent du plus

haut des airs ; alors elles ſont maigres : la ſaiſon de les manger excellentes eſt l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiſeau aſſez ſemblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc ; ſes autres caracteres diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte guere les rochers qui découvrent à baſſe mer, & ſe nourrit de petites chevrettes. Il a un ſifflement aiſé à imiter ; ce qui fut par la ſuite utile à nos chaſſeurs, & pernicieux pour lui.

Les aigrettes ſont aſſez communes ; nous les primes pour des hérons, & nous ne connumes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce ſont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux eſpeces d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troiſieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiſeau rouge* ; ſon ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, ſur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres eſpeces paſſageres, l'une eſt fauve, & a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre eſt de la couleur des grives que nous connoiſſons. Nous

n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiseaux assez semblables à ceux qu'on voit en France dans les provinces maritimes.

Les lions & les loups marins sont déja connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glaïeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrein pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le voyage du lord Anson, devroit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur ; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe ; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déja formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'especes de poissons. Nous nomma-

mes celui que nous pêchions le plus communément, *muge* ou *mulet*, auquel il reſſemble aſſez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on ſéchoit. Le gradeau eſt auſſi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La ſardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets pourſuivis par les loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux où ils ſe refugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuſe qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces eſpeces, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi leſquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *brochet tranſparent*. Il a la tête de ce poiſſon, le corps ſans écailles, & abſolument diaphane. On trouve auſſi quelques congres ſur les rochers; & le marſouin blanc ou taupe ſe montre dans les baies pendant la belle ſaiſon. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poiſſons, & indubitablement des ſoles, dont on a rencontré quelques-unes échouées ſur les ſables. On n'a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce, ſans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il eſt vrai, peu de recherches dans cette partie; le tems manquoit, & les autres poiſſons étoient en abondance.

Quant aux cruſtacées, on n'en a diſtingué

que trois eſpeces fort petites, l'écreviſſe rouge, même avant que d'être cuite, c'eſt plutôt une ſalicoque; le crabe à pattes bleues, qui reſſemble aſſez au tourlourou, & une eſpece de chevrette très-petite. On ne ramaſſoit que pour les curieux ces trois ſortes de cruſtacées, ainſi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût auſſi fin que ceux de France.

Le pays paroît être abſolument privé d'huîtres.

Enfin, pour préſenter un objet de comparaiſon avec une isle cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, ſituée en la même latitude dans l'hémiſphere boréal, que les isles Malouines dans l'autre hémiſphere. Savoir, " que cette „ isle eſt agréable par la bonté & la ſérénité de „ ſon air, la chaleur & le froid n'y ſont ja- „ mais exceſſifs. Le pays bien coupé de lacs „ & de rivieres, offre de grandes plaines cou- „ vertes de pâturages excellens, point de bêtes „ venimeuſes, les lacs & les rivieres poiſſon- „ neuſes, &c. „ Voyez l'hiſtoire univerſelle,

CHAPITRE V.

Navigation des isles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse *avec* l'Etoile ; *hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

CEPENDANT j'attendois vainement *l'Etoile* aux isles Malouines : les mois de mars & d'avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan Pacifique avec ma seule frégate, son peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des isles Malouines le 2 juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, commandant de *l'Etoile*, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux isles Malouines.

Nous eumes dans cette traversée un tems favorable ; le 20 juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Brésil, & le 21, nous reconnumes l'entrée de Rio-Janéiro.

Il

Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des isles dont elle est bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte est élevée, montueuse & couverte de bois ; elle est coupée en mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aspect très-varié. A cinq heures & demie du soir, nous étions en dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un officier Portugais nous demander les raisons de notre entrée. J'envoyai avec lui le chevalier de Bournand pour en informer le comte d'Acunha, viceroi du Brésil, & traiter du salut. A sept heures & demie nous mouillâmes dans la rade par huit brasses d'eau, fond de vase noire.

Le chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au sujet du salut, le comte d'Acunha lui avoit répondu que lorsque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit son chapeau, il ne s'informoit pas auparavant si cette politesse seroit rendue ou non ; que si nous saluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponse n'en étoit pas une, je ne saluai point. J'appris en même tems par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que son

départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de décembre, avoit été retardé jusqu'au commencement de février; qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de sa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Espagnoles, revenant des Malouines, les instructions sur ma marche; & qu'aussitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro, où il étoit mouillé depuis six jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma mission, quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en salaisons & boissons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indispensables me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata, attendu que nous ne trouvames à Rio-Janéiro, ni biscuit, ni bled, ni farine.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéressoient, l'un François, l'autre Espagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du roi, destiné pour l'Inde, auquel sa petitesse ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le passage du cap de Bonne-Espérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle saison de ces parages. L'Espagnol étoit un vaisseau de guerre, *le Diligent*, de soixante & quatorze, commandé par don Francisco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata, avec un chargement de cuirs & de piastres, une

voie d'eau considérable, fort au dessous de sa flottaison, l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer sa traversée en Europe ; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des secours nécessaires & les difficultés de toute espece que le viceroi lui faisoit essuyer, l'empêchoient d'achever son radoub : aussi dom Francisco m'envoya-t-il, le soir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis passer à son bord tous ceux des deux navires.

Le 22, nous allames en corps faire une visite au viceroi ; il nous la rendit à bord le 25 ; & lorsqu'il en sortit, je le fis saluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette visite, il nous offrit tous les secours qui étoient en son pouvoir : il m'accorda même la permission que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition : & il ajouta que s'il y en avoit au roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avoient assassiné l'aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévere justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du viceroi pour nous continuerent plusieurs jours : il nous annonça

même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, il nous fit préparer une loge à l'opéra. Nous pumes dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands maîtres d'Italie, exécutés par un orquestre que dirigeoit alors un prêtre bossu en habit ecclésiastique.

La faveur dont nous jouissions étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertissoient que les procédés de leur gouverneur ne seroient pas long-tems les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols, & notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manieres opposées entiérement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 juin, nous apprimes que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-Grande*, qu'ils les avoient chassés d'un poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de de cette riviere, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'isle Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence *le Saint-Sébastien*, de soixante-quatre canons, construit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, *la nuestra Segnora da gracia*.

Celle-ci étoit deſtinée, diſoit-on, à eſcorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hoſtilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en carène ſur l'isle de *las Cabras*, & nous accélérames ſon armement le plus qu'il nous fut poſſible. Effectivement il fut en état le dernier jour de juin de commencer à embarquer les cuirs de ſa cargaiſon; mais lorſqu'il voulut, le 6 juillet, embarquer ſes canons qu'il avoit, pendant ſon radoub, dépoſés ſur l'isle aux Couleuvres, le viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de ſa cour au ſujet des hoſtilités commiſes à Rio-grande. Don Medina fit à ce ſujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain; le comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le commandant Eſpagnol lui envoya par un officier de ſon bord.

Nous partageames la diſgrace de nos alliés. Lorſque, d'après la parole réitérée du viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un ſenault, ſon excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laiſſer prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient néceſſaires, & pour leſquels nous avions arrêté un marché: il me refuſa enſuite la permiſſion de me loger avec mon état-major, pendant le tems qu'on feroit

à la frégate quelques réparations essentielles, dans une maison voisine de la ville, que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du fenault & des bois, quelque représentations. Il ne m'en donna pas le tems; &, aux premiers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux officiers qui m'accompagnoient, il appella la garde; mais sa garde plus sage que lui, ne vint pas, & nous nous retirames sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fumes-nous sortis, qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles, & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au capitaine du vaisseau François, de quatre canons, d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songeai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du viceroi. Deux officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous; l'un fut mis au cachot dans la citadelle; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions

dont je ne pouvois me paſſer, & d'embarquer des rafraîchiſſemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes, & le commandant Eſpagnol me fournit le bois néceſſaire pour cette opération, & qu'on nous avoit refuſé aux chantiers. Je m'étois auſſi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous paſſer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12, tout étant pret, j'envoyai un officier prévenir le viceroi, que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conſeillai auſſi à M. d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le moins qu'il pourroit, & d'employer plutôt le tems qui reſtoit juſqu'à la ſaiſon favorable pour le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, à bien reconnoître les isles de Triſtan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poiſſon en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois ſur ces isles. J'ai ſu depuis qu'il avoit ſuivi ce conſeil.

Nous avions joui pendant notre ſéjour à Rio-Janéiro du printems des poëtes, & ſes habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaiſir que leur cauſoient les mauvais procédés de leur viceroi à notre égard. Auſſi regrettions-nous de ne pouvoir reſter plus long-tems avec eux. Tant d'autres voyageurs ont décrit le Breſil & ſa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition faſtidieuſe. Rio-Janéiro, conquis une fois

par les armes de la France, lui eſt bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails ſur les richeſſes dont cette ville eſt le débouché, & ſur les revenus que le roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, ſavant naturaliſte, embarqué ſur l'Etoile pour ſuivre l'expédition, m'a aſſuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eut jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des tréſors pour la botanique.

Rio-Janéiro eſt l'entrepôt & le débouché principal des richeſſes du Breſil. Les mines appellées *générales*, ſont les plus voiſines de la ville, dont elles ſont diſtantes environ de ſoixante & quinze lieues. Elles rendent au roi tout les ans, pour ſon droit de quint, au moins cent douze arobes d'or; l'année 1762, elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la capitainie des mines générales on comprend celle de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Breſil. Ils ſe trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a ſoin de détourner, pour ſéparer enſuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans ſon lit, les diamans, les topazes, les chryſolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne ſont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, leſquels ſont obligés de donner un compte exact des diamans trou-

vés, & de les remettre entre les mains de l'intendant prépoſé par le roi à cet effet. Cet intendant les dépoſe auſſi-tôt dans une caſſette cerclée de fer & fermée avec trois ſerrures. Il a une des clefs, le viceroi une autre, & le provador de l'Hazienda Réale, la troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets des trois perſonnes mentionnées ci-deſſus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le viceroi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'elle renferme. Il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort, qu'il envoye à Lisbonne, après avoir appoſé ſon cachet ſur la ſerrure. L'ouverture s'en fait en la préſence du roi, qui choiſit les diamans qu'il veut, & en paie le prix aux entrepreneurs ſur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs paient à ſa majeſté très-fidelle la valeur d'une piaſtre, monnoie d'Eſpagne, par jour de chaque eſclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces eſclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans eſt la plus ſévérement punie. Si le contrebandier eſt pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de ſatisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiſcation des diamans, il eſt condamné à payer deux fois la valeur, à un an de priſon, & exilé pour ſa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette ſévérité, il ne laiſſe pas de ſe faire une grande contrebande de diamans,

même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'espérance & la facilité de les cacher.

Tout l'or qu'on retire des mines ne sauroit être transporté à Rio-Janéiro, sans avoir été remis auparavant dans les *maisons de fondation* établies dans chaque district, où se perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur est remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du roi. Tout cet or a été touché par une personne prépossée à cet effet, & sur chaque barre est imprimé le titre de l'or, afin qu'ensuite, dans la fabrique des monnoies, on fasse avec facilité l'opération nécessaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers sont enregistrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poste sont un capitaine, un lieutenant & cinquante hommes : c'est là qu'on paie le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de somme. La moitié du produit de ce droit appartient au roi, & l'autre moitié se partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il est impossible de revenir des mines, sans passer par ce regiſtre, on y est arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Les particuliers sont ensuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la mon-

noie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en eſpeces monnoyées : ce ſont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piaſtres d'Eſpagne. Sur chacun de ces demi-doublons, le roi gagne un piaſtre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro eſt un des plus beaux qui exiſtent; il eſt muni de toutes les commodités néceſſaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or deſcend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude ſurprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-floriſſant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto eſt chargée ſeulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche, & de quelques toiles groſſieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Auſſi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandiſes qu'elles apportent ſont conduites à la douane, où elles paient au roi dix pour cent. Obſervez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du St. Sacrement avec Buénos-Aires étant ſévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution conſidérable. Preſque toutes les plus précieuſes marchandiſes étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles paſſoient en contrebande par Buénos-Aires au Chili & au Pérou, & ce

commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaſtres. En un mot, les mines du Breſil ne produiſent point d'argent ; tout celui que les Portugais poſſedent provient de cette contrebande. La traite des negres leur étoit encore un objet immenſe. On ne ſauroit évaluer à combien monte la perte que leur occaſionne la ſuppreſſion preſqu'entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit ſeule au moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Breſil à la Plata.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui ſe paie à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impoſé ſous le titre de don gratuit depuis le déſaſtre arrivé à Lisbonne en 1755. Il ſe paie immédiatement à la ſortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de ſix mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la capitainie de Matagroſſo. Le quint des mines cideſſus ne ſe perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette capitainie a auſſi des mines de diamans qu'il eſt défendu de fouiller.

Toute la dépenſe que le roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le paiement des

troupes & des officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaiſſeaux, monte environ à ſix cents mille piaſtres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la conſtruction des vaiſſeaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

RECAPITULATION *& montant des divers objets du revenu royal, année commune.*

	piaſtres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnoie d'Eſpagne, ...	1, 125000
Le droit de diamans, ...	240000
Le droit de monnoie, ...	400000
Dix pour cent de la douane, ...	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit,	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, ...	225000
Droits ſur les noirs, ...	110000
Droit ſur l'huile de poiſſon, le ſel, le ſavon, & le dixieme ſur les denrées du pays, ...	130000
TOTAL, ...	2, 667000

Sur quoi défalquant la dépenſe ci-deſſus mentionnée, on verra que le revenu que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.

CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro; second voyage à Monte-video; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

LE 14 juillet nous appareillames de Rio-Janéiro, & fumes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous fortimes le 15, & deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquets, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais, & la mer très-grosse; la nuit du 19 au 20, nous perdimes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25, il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage de méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revimes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'é-

eclipſé. Les nuages qui paſſerent enſuite ſucceſſivement ſur le ſoleil, ne nous le laiſſerent appercevoir que pendant des intervalles très-courts; de ſorte que nous ne pumes obſerver aucune des phaſes de l'éclipſe, ni par conſéquent en conclure notre longitude. Le ſoleil ſe couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous eſtimames que celui de l'immerſion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26, nous commençames à trouver le fond, & le 28 au matin nous eumes connoiſſance des Caſtilles. Cette partie de la côte eſt d'une hauteur médiocre, & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crumes reconnoître l'entrée d'une baie, qui eſt vraiſemblablement le mouillage où les Eſpagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29, nous entrames dans la riviere de la Plata, & vimes les Maldonades. Nous avançames peu cette journée-là & la ſuivante. Nous paſſames en calme preſque toute la nuit du 30 au 31, ſondant ſans ceſſe. Les courans paroiſſoient nous entraîner dans le nord-oueſt, où nous reſtoit à-peu-près l'iſle Lobos. A une heure & demie après minuit, la ſonde ayant donné trente-trois braſſes, je jugeai être très-près de cette iſle, & je fis le ſignal de mouiller. Nous appareillames à trois heures & demie, & vimes l'isle de Lobos dans le nord-eſt, environ à deux lieues & demie. Le vent de ſud & de ſud-eſt,

foible d'abord, renforça dans la matinée, & nous mouillames le 31 après midi dans la baie de Montevideo. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conservions sur elle, cette flûte, qui, au sortir de Rio-Janéiro, faisoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation, en fit sept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

A peine fumes-nous mouillés, qu'un officier venu à bord de la part du gouverneur de Montevideo pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites, & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante peres de la compagnie destinés aux missions, que l'ordre avoit été exécuté déja dans les principales maisons, sans trouble ni résistance, & qu'au contraire ces religieux supportoient leur disgrace avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le gouverneur général don Francisco Bukarely.

Comme nous devions rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe, nous primes des logemens à Montevideo, où nous établimes aussi nos ouvriers & un

un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buénos-Aires le 11 août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient nécessaires, & dont fut chargé le munitionnaire-général du roi d'Espagne, aux mêmes prix que portoit son traité vis-à-vis sa majesté catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bukarely sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déja envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le viceroi du Brésil, & à ne point user de représailles. Il lui eut été facile de s'emparer en peu de jours de la colonie du S. Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout, & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorsque nous sortimes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du gouverneur-général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos besoins. A la fin d'août deux goëlettes, chargées pour nous de biscuit & de farine, avoient fait voile pour Montevideo, où je m'étois aussi rendu pour y célebrer la S. Louis. J'avois laissé à Buénos-Aires le chevalier du Bouchage, enseigne de vaisseau, pour y faire embarquer nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourraient nous survenir jusqu'à notre départ, que j'espérois de-

voir être à la fin de septembre ; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendroit six semaines de plus. Pendant une tourmente de sud-oueſt, le S. Fernand, vaiſſeau de regiſtre qui étoit mouillé près de l'Etoile, chaſſa ſur ſes ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit ſon mât de beaupré au ras de l'étambré. Sa poulaine & ſes écharpes ou herpes furent enſuite emportées ; heureux encore d'avoir pu ſe ſéparer, malgré le mauvais tems & l'obſcurité, ſans eſſuyer d'autres avaries !

Cet abordage augmenta conſidérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indiſpenſable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroiſſoit être très-baſſe & de l'avant. Cette opération ne pouvoit ſe faire à Montevideo, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois néceſſaires à la réparation de ſa mâture. J'écrivis donc au chevalier du Bouchage d'expoſer au marquis de Bukarely notre ſituation, & d'obtenir ſon agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vint à la Encenada de Baragan ; je lui mandois d'y faire paſſer auſſi les bois & autres matériaux dont nous avions beſoin. Le gouverneur général conſentit à ces demandes ; & le 7 ſeptembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai ſur l'Etoile avec les charpentiers & cale-

fats ds la Boudeuſe pour partir le lendemain & ſuivre moi-même une navigation qu'on nous diſoit être de la plus grande difficulté. Deux vaiſſeaux de regiſtre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montevideo pour la Encenada & j'avois compté les ſuivre; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la ſeule vue de nous dérober ſa marche & laiſſa ſon camarade dans le même embarras. Nous partimes toutefois le 8 au matin précédés par nos canots, le Carmen étant reſté pour attendre une goëlette qui dirigeât ſa route. Le ſoir nous joignimes le Saint-Fernand, nous le dépaſſames & le dix après midi nous mouillames dans la rade de la Encenada, Philippe, auſſi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné ſur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-ſix canons, & quelques navires marchands deſtinés, comme elle, à faire voile inceſſament pour l'Europe. J'y trouvai auſſi la Smeralda & la Liebe, qui ſe diſpoſoient à retourner avec des munitions de toute eſpece aux isles Malouines, d'où elle devoient paſſer dans la mer du ſud, pour y prendre les Jéſuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de juillet, en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero*; mais celui-ci s'étoit

perdu sur la tête du banc aux Anglois, l'équipage avoit eu le tems de se sauver. L'Andalous se préparoit à aller porter des missionnaires & des présens aux habitans de la Terre de feu, le roi catholique voulant leur témoigner sa reconnoissance des services qu'ils avoient rendus aux Espagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri sur leurs côtes.

Je descendis à Baragan, où le chevalier du Bouchage avoit déja fait transporter un partie des bois qui nous étoient nécessaires. Il les avoit rassemblés avec peine & à grand frais à Buénos-Aires dans l'arsenal du roi & quelques magasins particuliers, approvisionnés les uns & les autres par les débris des vaisseaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune espece de ressource, mais bien des difficultés de plusieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Barangan n'est en effet qu'une espece de mauvaise baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui se comble tous les jours, où peuvent entrer des vaisseaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reste il n'y a pas six pouces d'eau à marée basse; or, comme les marées sont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles sont hautes ou basses quelquefois huit jours de suite, selon les vents qui regnent, le débarque-

ment des chaloupes y essuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magasins à terre, quelques maisons ou plutôt des chaumieres construites avec des joncs, couvertes de cuir, dispersées sans ordre sur un sol brut, & habitées par des hommes qui ont assez de peine à se procurer leur subsistance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anse, mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'oueſt. Ils y sont exposés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Je laissai à la pointe de Lara M. de la Giraudais, chargé des soins relatifs à son vaisseau, & je me rendis à Buénos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette sur laquelle il pouvoit abattre, lorsqu'il seroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les déposer à bord de la *Smeralda* & de la *Liebe*. Le 8 octobre, *l'Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que son radoub seroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que sa voie d'eau diminua sensiblement & elle cessa d'en faire, lorsqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de son doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit absolument sans étoupe,

pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit auſſi deux trous de tarriere dont les chevilles n'avoient pas été poſées. Toutes ces avaries ayant été promptement reparées, de nouvelles herpes remiſes en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flute récalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit ſon chargement à bord des frégates Eſpagnoles. Elle y embarqua auſſi ſucceſſivement le bois, les farines, le biſcuit & les différentes proviſions que je lui envoyai dans cette rade.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de ſeptembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jéſuites & les familles Françoiſes des Malouines, à l'exception de ſept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occaſion. Le marquis de Bukarely les fit venir à Buénos-Aires, où il pourvut à leur ſubſiſtance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaiſſeau de regiſtre, expédié pour Buénos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaiſſeau de regiſtre deſtiné pour Lima. La ſituation de ce dernier bâtiment étoit triſte. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents ſur le cap de Horn, trente-neuf hommes de ſon équipage étant morts & le reſte attaqué de ſcorbut, un coup

de mer ayant emporté ſon gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, ſept mois après être ſorti de Cadix, & n'ayant plus que trois matelots & quelques officiers en état d'agir. Nous envoyames à la requête des Eſpagnols, un officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montevideo. Il y étoit arrivé le 5 octobre la frégate Eſpagnole *l'Aigle*, ſortie du Ferrol au mois de mars. Elle avoit relâché à l'isle Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.

CHAPITRE VII.

Détails ſur les miſſions du Paraguai, & l'expulſion des Jéſuites de cette province.

TANDIS que nous hâtions nos diſpoſitions pour ſortir de la riviere de la Plata, le marquis de Bukarely faiſoit les ſiennes pour paſſer ſur *l'Uraguai*. Déja les Jéſuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de ſon département, & ce gouverneur général vouloit exécuter en perſonne dans les miſſions les ordres du roi catholique. Il dépendoit des premieres meſures qu'on y alloit prendre, de

faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme. Je le dirai *sine irâ & studio quorum causas procul habeo.*

C'est en 1580, que l'on voit les Jésuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Uraguai, riviere sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uraguai, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'ordre. Deux motifs qu'il est permis aux souverains d'allier, lorsque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion & l'intérêt, avoient fait desirer aux monarques Espagnols la conversion de ces Indiens; en les rendant catholiques, on civilisoit des hommes sauvages, on se rendoit maîtres d'une contrée vaste & abondante : c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle source de richesses, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jésuites se chargerent de remplir ces vues, mais ils représenterent que,

pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans des gouverneurs de la province, & que même aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des néophytes, ne les éloignaſſent même du chriſtianiſme, & que la hauteur Eſpagnole ne leur rendît odieux un joug trop appeſanti. La cour d'Eſpagne approuvant ces raiſons, régla que les miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des gouverneurs, & que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour les frais des défrichemens, ſous la condition qu'à meſure que les peuplades ſeroient formées & les terres miſes en valeur, les Indiens payeroient annuellement au roi une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante. On exigea auſſi que les miſſionnaires appriſent aux Indiens la langue Eſpagnole; mais cette clauſe ne paroît pas avoir été exécutée.

Les Jéſuites entrerent dans la carriere avec le courage des martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas; le zele triompha de tout

& la douceur des miſſionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduiſirent chez eux les arts utiles & agréables; enfin, d'une nation barbare, ſans mœurs & ſans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact obſervateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence perſuaſive de leurs apôtres, obéiſſoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient ſe ſacrifier à leur bonheur; de telle façon que quand ils vouloient ſe former une idée du roi d'Eſpagne, ils ſe le repréſentoient ſous l'habit de S. Ignace.

Cependant, il y eut contre ſon autorité un inſtant de révolte dans l'année 1757. Le roi catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des miſſions ſituées ſur la rive gauche de l'Uraguai, contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé pluſieurs fois, avoit engagé la cour de Madrid à cet échange. L'Uraguai devenoit ainſi la limite des poſſeſſions reſpectives des deux couronnes; on faiſoit paſſer ſur ſa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent ſouffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher

de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour se défendre contre les incursions des Paulistes, brigands issus du Brésil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du seizieme siecle. La révolte éclata sans qu'aucun Jésuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages, pour y exercer les fonctions du sacerdoce.

Le gouverneur général de la province de la Plata, Don Joseph Andonaighi, marcha contre les rébelles, suivi de Don Joachim de Viana, gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina ensuite à la conquête du pays ; & Don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, se chargea avec six cents hommes de le réduire en entier. En effet, il attaqua la premiere peuplade, s'en empara sans résistance, & celle-là prise, toutes les autres se soumirent.

Sur ces entrefaites, la cour d'Espagne rappella Don Joseph Andonaighi, & Don Pedro Cevallos arriva à Buénos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les missions & de ramener ses troupes. Il ne fut plus question de l'échange projetté entre les deux couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Espagnols, revinrent avec eux. C'est dans le

tems de cette expédition que s'eſt répandu en Europe le bruit de l'élection du roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les miſſions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient, vouloient le ſuivre. Il s'y oppoſa, mais il ne put empêcher que ſept familles ne l'accompagnaſſent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'induſtrie & du travail. Je fus ſurpris de ce qu'il me dit au ſujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu ſur la maniere dont ils étoient gouvernés? J'aurois cité les loix des miſſions comme le modele d'une adminiſtration faite pour donner aux humains le bonheur & la ſageſſe.

En effet, quand on ſe repréſente de loin & en général ce gouvernement magique, fondé par les ſeules armes ſpirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la perſuaſion, quelle inſtitution plus honorable à l'humanité! C'eſt une ſociété qui habite une terre fertile ſous un climat fortuné, dont tous les membres ſont laborieux, & où perſonne ne travaille pour ſoi; les fruits de la culture commune ſont rapportés fidélement dans des magaſins publics, d'où l'on diſtribue à chacun ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa nourriture, ſon habillement

& l'entretien de ſon ménage ; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par ſon travail l'enfant qui vient de naître ; & lorſque le tems a uſé ſes forces, il reçoit de ſes concitoyens les mêmes ſervices dont il leur a fait l'avance ; les maiſons particulieres ſont commodes, les édifices publics ſont beaux ; le culte eſt uniforme & ſcrupuleuſement ſuivi ; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il eſt également à l'abri des richeſſes & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroiſſoient les miſſions dans le lointain & l'illuſion de la perſpective. Mais en matiere de gouvernement, un intervalle immenſe ſépare la théorie de l'adminiſtration. J'en fus convaincu par les détails ſuivans, que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

L'étendue du terrein que renferment les miſſions, peut être de deux cents lieues du nord au ſud, de cent-cinquante de l'eſt à l'oueſt, & la population y eſt d'environ trois cents mille ames ; des forêts immenſes y offrent des bois de toute eſpece ; de vaſtes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de beſtiaux ; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local ; comment y vivoit-on ? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, diviſé en paroiſſes, & chaque paroiſſe régie par deux Jéſuites, l'un curé, l'autre ſon vicaire. La dépenſe totale pour

l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépense alloit à l'entretien des églises construites & ornées avec magnificence. Le reste du produit de la terre & tous les bestiaux appartenoient aux Jésuites, qui de leur côté faisoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fusils. Leur revenu annuel consistoit en coton, suifs, cuirs, miel & sur-tout en *maté*, plante mieux connue sous le nom d'herbe du Paraguai, dont la compagnie faisoit seule le commerce, & dont la consommation est immense dans toutes les Indes Espagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs curés une soumission tellement servile, que non seulement ils se laissoient punir du fouet, à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes solliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroisse les peres élisoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'administration. La cérémonie de leur élection se faisoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'église, & se publioit au son des cloches & des instrumens de toute espece. Les élus venoient aux pieds du pere curé recevoir les marques de

leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande distinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemise de toile de coton composoit seule le vêtement du reste des Indiens de l'un & l'autre sexe. La fête de la paroisse & celle du curé se célébroient aussi par des réjouissances publiques, même par des comédies ; elles ressembloient sans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *mysteres*,

Le curé habitoit une maison vaste proche l'église ; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un desquels étoient les écoles pour la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture & les atteliers des différens métiers ; l'Italie leur fournissoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité ; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages sous la garde & l'inspection de vieilles femmes : il se nommoit *le guatiguasi* ou le séminaire. L'appartement du curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce curé se levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraison mentale, disoit sa messe à six heures & demie, on lui baisoit la main à sept heures, & l'on faisoit alors la distribution publique d'une once de maté par famille. Après sa messe, le curé déjeûnoit, disoit son bréviaire, travailloit

avec les corrégidors dont les quatre premiers étoient ſes miniſtres, viſitoit le ſéminaire, les écoles & les ateliers; s'il ſortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege; il dinoit à onze heures ſeul avec ſon vicaire, reſtoit en converſation juſqu'à midi, & faiſoit la ſieſte juſqu'à deux heures; il étoit renfermé dans ſon intérieur juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir; alors le curé ſoupoit; à huit heures il étoit cenſé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin diſtribué aux divers travaux ſoit de la terre, ſoit des atteliers, & les corrigédors veilloient au ſévere emploi du tems; les femmes filoient du coton; on leur en diſtribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la ſemaine; à cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour réciter le roſaire & baiſer encore la main du curé; enſuite ſe faiſoit la diſtribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes; on donnoit auſſi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems, ils pouvoient enſuite ſe livrer à quelques jeux auſſi triſtes que le reſte de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque ſorte aucune propriété, & qu'ils étoient aſſujettis à une uniformité de travail

travail & de repos cruellement ennuyeuſe. Cet ennui, qu'avec raiſon on dit mortel, ſuffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie ſans la regretter, & mouroient ſans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guériſſent; & lorſqu'on leur demandoit alors ſi de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le penſent. On ceſſera maintenant d'être ſurpris de ce que, quand les Eſpagnols pénétrerent dans les miſſions, ce peuple, adminiſtré comme un couvent, témoigna le plus grand deſir de forcer la clôture. Au reſte, les Jéſuites nous repréſentoient ces Indiens comme une eſpece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

La compagnie s'occupoit du ſoin d'étendre les miſſions, lorſque le contrecoup d'événemens paſſés en Europe, vint renverſer dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La cour d'Eſpagne ayant pris la réſolution de chaſſer les jéſuites, voulut que cette opération ſe fit en même tems dans toute l'étendue de ſes vaſtes domaines. Cevallos fut rappellé de Buén s-Aires, & Don Franciſco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit inſtruit de la beſogne à laquelle on le deſtinoit, & prévenu d'en différer l'exécution juſqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne tarderoit pas à re-

cevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, & quelques ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buénos-Aires au commencement de 1767.

Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de juin 1767, & le gouverneur dépêcha sur le champ deux officiers, l'un au viceroi du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salto, Montevideo & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agissent pas avec la promptitude, le secret & l'exactitude que la cour desiroit, il leur enjoignit, en leur adressant ses ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en présence de quelques personnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans le même lieu les premiers emplois ecclésiastiques & civils. Cordoue surtout l'intéressoit. C'étoit dans ces provinces la principale maison des Jésuites & la résí-

dence habituelle du provincial. C'eſt là qu'ils formoient & qu'ils inſtruiſoient dans la langue & les uſages du pays les ſujets deſtinés aux miſſions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely ſe réſolut à y envoyer un officier de confiance, qu'il nomma lieutenant de roi de cette place, & que, ſous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes. Il reſtoit à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les miſſions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jéſuites au milieu des peuplades ; on ne ſavoit pas ſi les Indiens voudroient le ſouffrir, & il eut fallu ſoutenir cette exécution violente par un corps de troupes aſſez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indiſpenſable, avant que de ſonger à en retirer les Jéſuites, d'avoir une autre forme de gouvernement prête à ſubſtituer au leur, & d'y prévenir ainſi les déſordres de l'anarchie ? Le gouverneur ſe détermina à temporiſer, & ſe contenta pour le moment d'écrire dans les miſſions, qu'on lui envoyat ſur le champ le corrégidor & un cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fuſſent en chemin & hors des réductions, avant que la nouvelle de l'expulſion de la ſociété put y parvenir. Par ce moyen il rempliſſoit deux vues, l'une de ſe procurer des ôta-

ges qui l'aſſureroient de la fidélité des peuplades, lorſqu'il en retireroit les jéſuites, l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens, par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buénos-Aires, & d'avoir le tems de les inſtruire du nouvel état dans lequel ils entreroient, lorſque n'étant plus tenus par la liſiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les ſujets du roi.

Tout avoit été concerté avec le plus profond ſecret, & quoi qu'on eut été ſurpris de voir arriver un bâtiment d'Eſpagne ſans autres lettres que celles adreſſées au général, on étoit fort éloigné d'en ſoupçonner la cauſe. Le moment de l'exécution générale en étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le tems de ſe rendre à leur deſtination, & le gouverneur attendoit cet inſtant avec impatience, lorſque l'arrivée des deux chambekins du roi, *l'Andalous* & *l'Avanturero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ſes meſures. Il avoit ordonné au gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivat quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laiſſer communiquer avec qui que ce fut, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en ſauver l'équipage, & lui donner les ſecours que ſa ſituation exigeoit.

Les deux chambekins étoient ſortis d'Eſ-

pagne depuis que les jésuites y avoient été arrêtés : ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne se répandit. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au marquis de Bukarely, & arriva à Buénos-Aires le 9 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis, & les deux maisons des jésuites à Buénos-Aires investies, au grand étonnement de ces peres qui croyoient rêver, lorsqu'on vint les constituer prisonniers, & se saisir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les jésuites, & on y arrêta cinq négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussitôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignerent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, & recon-

noiſſant, diſoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les puniſſoit. Les Jéſuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'août à la Encenada, où ſe rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buénos-Aires & de Montevideo. Ils furent auſſitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de ſeptembre. Les autres pendant ce tems étoient en chemin pour venir à Buénos-Aires attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 ſeptembre tous les corrégidors & un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur ſuite. Ils étoient ſortis des miſſions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faiſoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impreſſion, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La ſeule inſtruction, dont les curés euſſent muni au départ leurs chers néophites, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le gouverneur général. „ Préparez-vous, mes enfans, leur „ avoit-il dit, à entendre beaucoup de men- „ ſonges. „ A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus préſent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croiſſant ſur deux lignes : un Eſpagnol inſtruit dans la langue *des Guaranis* leur ſervoit d'interprete. Le gouverneur parut à un balcon ;

il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaſſent ſe repoſer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit réſolu de leur ſignifier les intentions du roi. Il ajoûta ſommairement qu'il venoit les tirer d'eſclavage, & les mettre en poſſeſſion de leurs biens, dont juſqu'à préſent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & ſouhaitant mille proſpérités au roi & au gouverneur. Ils ne paroiſſoient pas mécontens, mais il étoit aiſé de démêler ſur leur viſage plus de ſurpriſe que de joie. Au ſortir du gouvernement, on les conduiſit à une maiſon de Jéſuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du roi. Le gouverneur, en les faiſant venir, avoit mandé le fameux cacique Nicolas, mais on écrivit que ſon grand âge & ſes infirmités ne lui permettoient pas de ſe déplacer.

A mon départ de Buénos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du général. Il vouloit leur laiſſer le tems d'apprendre la langue & de connoître la façon de vivre des Eſpagnols. J'ai pluſieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air ſtupide d'animaux pris au piege. L'on m'en fit remarquer que l'on diſoit fort inſtruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoiſſances; ſeulement j'entendis jouer du violon

un cacique que l'on nous assuroit être grand musicien ; il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buénos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des jésuites étant parvenue dans les missions, le marquis de Bukarely reçut une lettre du provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades, aux ordres du roi.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uraguai n'étoient pas les seules que les jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au nord ils avoient rassemblé & soumis aux loix les *Majos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le sud du Chili du côté de l'isle *de Chiloé* ; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste, dans les pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie ; & sur la carte de leurs réductions faite par eux, elles sont énoncées sous cette dénomination, *oppida christianorum.*

L'on s'étoit attendu, en saisissant les biens des jésuites dans cette province, de trouver dans leurs maisons des sommes d'argent très-considérables ; on en a néanmoins trouvé fort

peu. Leurs magasins étoient à la vérité garnis de marchandises de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'especes qui ne se consomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs esclaves étoit considérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la seule maison de Cordoue.

Ma plume se refuse au détail de tout ce que le public de Buénos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers saisis aux jésuites ; les haines sont encore trop récentes, pour qu'on puisse discerner les fausses imputations des véritables. J'aime mieux rendre justice à la plus grande partie des membres de cette société qui ne participoient point au secret de ses vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'institut que la piété de son fondateur, & servoient en esprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient consacrés. Au reste j'ai su depuis mon retour en France que le marquis de Bukarely étoit parti de Buénos-Aires pour les missions le 14 mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obstacles, aucune résistance à l'exécution des ordres du roi catholique. On aura une idée de la maniere dont s'est terminé cet événement intéressant, en lisant les deux pieces suivantes qui contiennent le détail de la premiere scene. C'est ce qui s'est passé dans la réduction *Yapegu* située

ſur l'Uraguai & qui ſe trouvoit la premiere ſur le chemin du général Eſpagnol ; toutes les autres ont ſuivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION *d'une lettre d'un capitaine de grenadiers du régiment de Mayorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux miſſions du Paraguai.*

D'Yapegu le 19 juillet 1768.

„ Hier nous arrivâmes ici très-heureuſement ; „ la réception que l'on a faite à notre géné- „ ral, a été des plus magnifiques & telle „ qu'on n'auroit pû l'attendre de la part d'un „ peuple auſſi ſimple & auſſi peu accoutumé à „ de ſemblables fêtes. Il y a ici un college „ très-riche en ornemens d'égliſe qui ſont en „ grand nombre ; on y voit auſſi beaucoup „ d'argenterie. La peuplade eſt un peu moins „ grande que Montevideo, mais bien mieux „ alignée & fort peuplée. Les maiſons y ſont „ tellement uniformes, qu'à en voir une, „ on les a vu toutes, comme à voir un homme „ & une femme, on a vu tous les habitans, „ attendu qu'il n'y a pas la moindre diffé- „ rence dans la façon dont ils ſont vêtus. Il „ y a beaucoup de muſiciens, mais tous mé- „ diocres.

„ Dès l'inſtant où nous arrivames dans les „ environs de cette miſſion, ſon excellence

„ donna l'ordre d'aller ſe ſaiſir du pere pro-
„ vincial de la compagnie de Jéſus, & de ſix
„ autres de ces peres, & de les mettre auſſi-
„ tôt en lieu de ſûreté. Ils doivent s'embarquer
„ un de ces jours ſur le fleuve Uraguai. Nous
„ croyons cependant qu'ils reſteront au Salto,
„ où on les gardera juſqu'à ce que tous leurs
„ confreres aient ſubi le même ſort. Nous
„ croyons auſſi reſter à Yapegu cinq ou ſix
„ jours, & ſuivre notre chemin juſqu'à la
„ derniere des miſſions. Nous ſommes très-
„ contens de notre général qui nous fait pro-
„ curer tous les rafraîchiſſemens poſſibles. Hier
„ nous eumes opéra, il y en aura encore au-
„ jourd'hui une repréſentation. Les bonnes
„ gens ſont tout ce qu'ils peuvent & tout ce
„ qu'ils ſavent.

„ Nous vimes auſſi hier le fameux Nicolas,
„ celui qu'on avoit tant d'intérêt à tenir ren-
„ fermé. Il étoit dans un état déplorable &
„ preſque nud. C'eſt un homme de ſoixante
„ & dix ans qui paroît de bon ſens. Son excel-
„ lence lui parla long-tems, & parut fort ſa-
„ tisfaite de ſa converſation.

„ Voilà tout ce que je puis vous apprendre
„ de nouveau „.

RELATION *publiée à Buénos-Aires de l'entrée de S. E. Don Francisco Bukarely y Ursua dans la mission Yapegu, l'une de celles des Jésuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorsqu'elle y arriva le* 18 *juillet* 1768.

„ A huit heures du matin son Excellence „ sortit de la chapelle Saint-Martin, située à „ une lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée „ de sa garde de grenadiers & de dragons, & „ avoit détaché deux heures auparavant les „ compagnies de grenadiers de Mayorque pour „ disposer & soutenir le passage du ruisseau „ *Guavirade* qu'on est obligé de traverser en „ balses & en canots. Ce ruisseau est à une „ demi lieue environ de la peuplade.

„ Aussi-tôt que son Excellence l'eut traversé, „ elle trouva les caciques & corrégidors des „ missions qui l'attendoient avec l'alferès d'Ya- „ pegu qui portoit l'étendard royal. Son „ Excellence ayant reçu tous les honneurs & „ complimens usités en pareilles occasions, „ monta à cheval pour faire son entrée pu- „ blique.

„ Les dragons commencerent la marche; ils „ étoient suivis de deux aides-de-camp qui „ précédoient son Excellence, après laquelle „ venoient les deux compagnies de grenadiers „ de Mayorque, suivies du cortege des caci- „ ques & corrégidors, & d'un grand nombre „ de cavaliers de ces cantons.

„ On ſe rendit à la grande place en face de „ l'égliſe. Son excellence ayant mis pied à „ terre, Don Franciſco Martinez, vicaire gé- „ néral de l'expédition, ſe préſenta ſur les „ degrés du portail pour la recevoir. Il l'ac- „ compagna juſqu'au presbytere & entonna le „ *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une „ muſique toute compoſée de Guaranis. Pen- „ dant cette cérémonie l'artillerie fit une tri- „ ple décharge. Son excellence ſe rendit en- „ ſuite au logement qu'elle s'étoit deſtiné dans „ le college des peres, autour duquel la troupe „ vint camper juſqu'à ce que par ſon ordre „ elle allât prendre ſes quartiers dans le *Gua- „ tiguaſu* ou *la Caſa de las recogidas*, la maiſon „ des recluſes „.

Reprenons le récit de notre voyage dont le ſpectacle de la révolution arrivée dans les miſſions n'a pas été une des circonſtances les moins intéreſſantes.

CHAPITRE VIII.

Départ de Montevideo ; navigation jusqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation jusqu'à l'isle Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris.

Virg. Æneid. Lib. I.

LE radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'octobre & des frais considérables ; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pumes solder avec le munitionnaire-général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des isles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y sont faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Le 31 octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montevideo. Nous y mouillames le 3 novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navi-

gation de Montevideo à la Encenada, c'eſt qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en eſt au ſud, qu'aucun d'eux n'eſt baliſé & que rarement peut-on voir la terre du ſud, laquelle eſt très-baſſe. A la vérité le haſard a placé preſque à l'accore occidental du banc Ortiz une eſpece de baliſe. Ce ſont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y eſt perdu, & qui fort heureuſement eſt reſté droit. Au reſte, on trouve dans le canal quatre, quatre & demi, juſqu'à cinq braſſes d'eau, & le fond eſt de vaſe noire; il eſt de ſable rouge ſur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, auſſitôt qu'on a amené la baliſe à l'eſt-quart-ſud-eſt du compas, & que la ſonde donne cinq braſſes, on a paſſé les bancs. Nous avons obſervé dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation nord-eſt.

Cette traverſée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée ſous le navire qui viroit de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent ſauver que deux hommes & la chaloupe, dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus auſſi le chagrin de voir que, malgré ſon radoub, l'Etoile faiſoit encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fut général dans tout le calefatage de ſa flottaiſon: le navire avoit été franc d'eau juſqu'à ce qu'il eut été calé à treize pieds.

Nous employames quelques jours à embar-

quer à bord de la Boudeuſe tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ſes hauts, opération que l'abſence de ſes calfats néceſſaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt, à raccommoder la chaloupe de l'Etoile, à faire couper l'herbe pour nos beſtiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 ſe paſſa à guinder nos mâts de hune, virer les baſſes vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour ſi nous n'euſſions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflouerent, & nous allames mouiller à la tête de la rade, où l'on eſt toujours à flot. Les deux jours ſuivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva à Buénos-Aires une goélette chargée de farine, & nous en primes ſoixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compenſation faite, des vivres pour dix mois: il eſt vrai que la plus grande partie des boiſſons ne conſiſtoit qu'en eau-de-vie. Les équipages jouiſſoient de la meilleure ſanté; le long ſéjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraiche dont ils y furent nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miſeres de toute eſpece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laiſſer à Montevideo

le

le maître pilote, le maître charpentier, le maître armurier & un officier marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux isles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un ingénieur, un officier de navire marchand & un chirurgien; en sorte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déja un an que nous étions sortis de la riviere de Nantes.

Le 14 novembre, à quatre heures & demie du matin, le vent étant au nord, joli frais, nous appareillames de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions nord & sud de l'isle de Flores, & à midi, à douze lieues dans l'est & l'est-quart-sud-est de Montevideo, & c'est de là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 sec. de latitude australe, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai supposé la position de Montevideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ses observations, lesquelles en fixent la longitude 49 min. 50 sec. plus à l'oueſt que ne la place la carte de M. Bellin. J'avois aussi profité du séjour à terre pour vérifier mon octant sur les distances d'étoiles connues; cet instrument s'étoit trouvé

donner les hauteurs des aſtres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce journal, je donne le giſſement des côtes telles que les montre le compas ; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai ſoin d'en avertir.

Le jour de notre départ, nous vimes la terre juſqu'au coucher du ſoleil ; la ſonde avoit toujours augmenté, paſſant d'un fond de vaſe à un de ſable : à ſix heures & demie du ſoir elle donna 35 braſſes, fond de ſable gris ; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le ſignal de ſonder le 15 après midi, trouva 60 braſſes, même fond : nous avions obſervé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 juſqu'au 21, nous eumes les vents contraires, une mer très-groſſe, & nous tinmes les bordées le moins déſavantageuſes ſous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers ; *l'Etoile* avoit dépaſſé ſes mâts de perroquet, & nous étions partis ſans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçumes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit ; la mer étoit affreuſe, & *l'Etoile* fit ſignal d'incommodité ; nous l'attendimes ſous la mizaine & la grand voile, le point de deſſous cargué : cette flûte nous paroiſſoit avoir ſa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fimes de la voile, & le 24, je fis paſſer *l'Etoile* à la por-

tée de la voix pour savoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Montevideo: ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation; qui savoit quand nous serions à portée de reparer cette perte?

Pendant le reste du mois les vents furent variables du sud-ouest au nord-ouest; les courans nous porterent dans le sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondames sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvames 70 brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservames ce fond jusqu'à la vue de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vimes pour la premiere fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vasard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, accompagné de petits graviers rouges.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitude, à cause d'une vigie que j'avois recon-

nue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude auſtrale, à ſix ou ſept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant en hauteur à midi par un très-beau tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec préciſion. Nous rangeames à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoiſſance avoit d'abord priſe pour un ſouffleur.

Le 1er & le 2 décembre, les vents furent favorables de la partie du nord au nord-nord-eſt, très-frais, la mer groſſe & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous paſſions la nuit ſous la mizaine & les huniers aux bas ris. Nous vimes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantaneſſos, &, ce qui eſt de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui diſparoiſſent quand la mer eſt belle & le ciel ſerein. Nous vimes auſſi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monſtrueux animaux paroiſſoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vaiſſeaux qu'on laiſſe pourrir dans les ports. Le 30 novembre, deux oiſeaux blancs ſemblables à de gros pigeons étoient venus ſe poſer ſur nos vergues. J'avois déja vu un volier de ces animaux traverſer la baie des Malouines.

Nous reconnumes le cap des Vierges le 2 décembre après midi, & nous le relevames au

ſud, environ à ſept lieues de diſtance. J'avois obſervé à midi, 52 deg. de latitude auſtrale, & j'étois alors

par 52 deg. 3 min. 30 ſec. de latitude,
& 71 deg. 12 min. 20 ſec. de longitude à l'oueſt de Paris. Cette poſition du vaiſſeau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

par 52 deg. 23. min. de latitude,
& 71 deg. [illegible] min. 20 ſec. de longitude occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges eſt un point intéreſſant dans la géographie, je dois rendre compte des raiſons qui me font croire que la poſition que je lui donne eſt, à peu de choſe près, exacte.

Le 27 novembre après midi, le chevalier du Bouchage avoit obſervé huit diſtances de la lune au ſoleil, dont le réſultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaiſſeau de 65 deg. 30 ſec. pour 1 heure 43 min. 26 ſec. tems vrai : M. Verron de ſon côté avoit obſervé cinq diſtances de la lune au ſoleil, dont le réſultat donna pour notre longitude, au même inſtant 66 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux obſervations. Le 29 ſuivant, à 3 heures 57 min. 35 ſec. tems vrai, M. Verron, par cinq obſervations de diſtance de la lune au ſoleil, détermina la longitude occidentale du vaiſſeau de 67 deg. 49 min. 30 ſec.

Maintenant, en ſuivant pour fixer le point du vaiſſeau, lors de la vue du cap des Vierges,

la longitude déterminée le 27 novembre par le terme moyen entre les réſultats du chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 47 ſec. à l'oueſt de Paris. Les obſervations du 29 après midi rapportées de même au point du vaiſſeau, quand nous relevames le cap, donneroient un réſultat plus oueſt de 38 min. 47 ſec. Mais il me ſemble qu'on doit plutôt ſuivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux obſervateurs qui ne communiquoient point enſemble, & ne différant dans leur réſultat que de 3 min. 30 ſec. elles portent un caractere de probabilité auquel il eſt difficile de ſe refuſer. Au reſte, ſi l'on veut prendre un terme moyen entre les obſervations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 ſec. ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle eſt la même, à une lieue près, que celle qui a été donnée par l'eſtime de mes routes, & que je ſuis par cette raiſon.

Cette longitude du cap des Vierges eſt plus occidentale de 42 min. 20 ſec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'eſt que la même différence donnée par lui à la poſition de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce chapitre. La carte de milord Anſon aſſigne pour

la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'oueſt de Londres, & conſéquemment près de 75 deg. à l'oueſt de Paris; erreur bien plus conſidérable, qu'il commet auſſi pour l'embouchure de la riviere de la Plata, & généralement pour toutes les côtes des Patagons.

Les obſervations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des diſtances de la lune au ſoleil ou aux étoiles zodiacales, eſt connue depuis pluſieurs annnées. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement uſage à la mer, en ſe ſervant auſſi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de juſteſſe, qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la préciſion de l'inſtrument avec lequel on obſerve, il s'enſuivroit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de meſurer de grands angles, ſeroit très propre à perfectionner ces obſervations de diſtances. M. l'abbé de la Caille y avoit vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en a fait conſtruire un qui meſure des arcs de ſix à ſept degrés; & ſi dans ſes ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à la mer, c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup de difficultés à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

M. Verron apporta avec lui à bord un inſtrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déja employé dans d'autres voyages faits avec M. de

Charnieres, & dont il s'eſt ſervi à celui-ci. Cet inſtrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par là cet inſtrument capable de meſurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verron avoit à bord. Il feroit à ſouhaiter qu'en alongeant la vis, on eût pu augmenter encore ſon extenſion, reſſerrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des obſervations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit auſſi remédier à la difficulté preſſentie par Mr. l'abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément ſur lequel il s'agit d'obſerver. En général, il me ſemble que le quartier de réflexion de M. Hadley ſeroit préférable, s'il comportoit la même préciſion.

Depuis le 2 après-midi, que nous eumes la connoiſſance du cap des Vierges, & bientôt après celle de la terre de Feu; le vent debout & le gros tems nous contrarierent pluſieurs jours de ſuite. Nous louvoyames d'abord juſqu'au 3 à ſix heures du ſoir, que les vents ayant adonné permirent de porter ſur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour long-tems: à ſept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumerent; il refraichit à dix heures, & nous paſſames la

nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courumes vers la terre avec un bon frais de nord : mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin dans un éclairci, nous apperçumes le cap des Vierges, & nous *arrivames* pour donner dans le détroit; preſque auſſi-tôt les vents ſauterent au ſud-oueſt, d'où ils ne tarderent pas à ſouffler avec furie; la brume s'épaiſſit, & nous fumes forcés de mettre à la cape ſur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la ſonde preſque au même moment ne nous ayant donné que vingt braſſes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le ſud-eſt du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à ſec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre mizaine. Au reſte cette ſonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y ſondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoieroient ici d'un tems obſcur, que le fond de gravier annonce qu'on eſt plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du ſable fin & quelquefois vaſeux.

A cinq heures du ſoir, nous remimes à la cape ſous la grand-voile d'étai & le focq d'ar-

timon ; à sept heures & demie du soir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile, mais les bordées furent toutes désavantageuses, & nous écarterent de la côte. En effet, quoique la journée du 5 fut belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le sud-quart-sud-oueſt jusqu'à sud-oueſt-quart-oueſt environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnumes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'eſt pas prudent de le serrer davantage à cause d'un banc qui s'étend au large du cap à peu près à cette distance ; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc ; car, comme nous sondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-sept brasses, *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux, nous signala huit brasses, le moment suivant elle augmenta de fond.

Le cap des Vierges eſt une terre unie d'une hauteur médiocre ; il eſt coupé à pic à son extrémité ; la vue qu'en donne milord Anson eſt de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du soir nous avions amené à l'oueſt la pointe septentrionale de l'entrée du détroit, sur laquelle eſt une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courumes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du

ſoir que le cap des Vierges nous reſtoit au nord. Il ventoit grand frais, & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à paſſer la nuit ſur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à oueſt-nord-oueſt. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le ſud-ſud-oueſt. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnumes le *cap de Poſſeſſion* dans l'oueſt-quart-nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt. Ce cap eſt bien reconnoiſſable. C'eſt la premiere terre avancée depuis la pointe nord de l'entrée du détroit; il eſt plus ſud que le reſte de la côte qui forme enſuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Poſſeſſion*; nous avions auſſi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du oueſt au nord-oueſt, & nous courumes les bordées les plus avantageuſes pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons, & profitant du ſecours de la marée qui pour lors portoit à l'oueſt.

A midi nous obſervames la hauteur du ſoleil, & le relevement pris au même moment, me donna pour le cap des Vierges la même latitude, à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon obſervation du 3 de ce mois. Nous profitames auſſi de cette obſerva-

tion pour assurer la latitude du cap de Possession & celle du cap de S. Esprit à la terre de Feu.

Nous continuames de louvoyer sous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit suivante, qui fut très-claire, sondant souvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triste exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore sous le cap de Possession. Le cap d'Orange nous restoit dans le sud-oueſt environ à six lieues. Ce cap remarquable par un mondrain assez élevé & coupé du côté de la mer, forme au sud l'entrée du premier goulet (1). Sa pointe est dangereuse par une bâture qui s'étend dans le nord-est du cap, au moins à trois lieues au large; j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après-midi le vent avoit passé au nord-nord-oueſt, & nous en profitames pour faire bonne route. A deux heures & demie

(1) Depuis le cap des Vierges jusqu'à l'entrée du premier goulet, on peut estimer de quatorze à quinze lieues : & le détroit y est par-tout large de cinq à sept lieues. La côte du nord, jusqu'au cap de Possession, est unie, peu élevée & fort saine. Depuis ce cap, il faut se méfier de la bâture qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorsque les mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on est par le travers de cette bâture.

nous étions parvenus à l'entrée du goulet ; un autre obſtacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pumes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain perſiſtames-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins conſtant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de ſe trouver en calme dans le goulet expoſés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter ſur les bâtures des caps qui en font l'entrée à l'eſt & à l'oueſt.

Nous gouvernions au nord-quart-nord-eſt pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Poſſeſſion, lorſque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant paſſé tout d'un coup de vingt braſſes de fond à cinq, nous arrivames vent arriere le cap à l'eſt, pour nous écarter d'une bâture qui paroiſſoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvames qu'un fond de rocher & de cailloux ; & ce ne fut qu'à ſept heures du ſoir, qu'étant ſur vingt braſſes fond de ſable vaſeux & de graviers noirs & blancs, nous mouillames environ à deux lieues de terre. La baie de Poſſeſſion eſt ouverte à tous les vents, & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains, dont un eſt aſſez conſidérable, les quatre autres ſont petits & aigus.

Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond*; ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on ſonda aux divers changemens de marée, ſans trouver de différence ſenſible dans le braſſeiage. A huit heures & demie du ſoir elle reverſa ſur l'oueſt, & ſur l'eſt à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillames ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de nord-oueſt (1). A huit heures les vents nous refuſerent, & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'oueſt avec aſſez de force, nous mimes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſames ainſi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent.

(1) Lorſqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap de Poſſeſſion*, puis gouverner ſur le ſud-quart-ſud-oueſt, prenant garde de ne point trop tomber ſud à cauſe de la bâture qui s'alonge nord-nord-eſt, & ſud-ſud-oueſt du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet gît nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Poſſeſſion, éleverent un pavillon blanc ſur une hauteur, & nous y répondimes en virant celui des vaiſſeaux. Ces Patagons étoient ſans doute ceux que l'Etoile vit au mois de juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laiſſa ce pavillon en ſigne d'alliance. Le ſoin qu'ils ont pris de le conſerver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole, ou du moins reconnoiſſans des préſens qu'on leur a faits.

Nous apperçumes auſſi fort diſtinctement, lorſque nous fumes dans le goulet, une vingtaine d'hommes ſur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux, & couroient à toutes jambes le long de la côte ſuivant notre route. Ils paroiſſoient même de tems en tems nous faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré que nous allaſſions à eux. Selon le rapport des Eſpagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaiſſeau *la Conception* qui ſe perdit ſur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à ſauver une partie des marchandiſes de la cargaiſon,

prévenu ſur la bâture du cap d'Orange. En ſortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues ſur chacune de ces pointes. Elles s'alongent l'une & l'autre au ſud-oueſt. Il y a grand fond dans le goulet.

& à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Eſpagnols y conſtruiſirent, des débris de leurs navires, une barque dans laquelle ils ſe ſont rendus à Buénos-Aires. C'eſt à ces Indiens que le chambekin l'Andalous ſe diſpoſoit à amener des miſſionnaires, lorſque nous ſommes ſortis de la riviere de la Plata. Au reſte, des pains de cire provenans de la cargaiſon de ce navire, ont été portés par les courans juſque ſur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vu qu'à midi nous étions ſortis du premier goulet : pour lors nous fimes de la voile. Le vent s'étoit rangé au ſud, & la marée continuoit à nous élever dans l'oueſt. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillames dans la baie Boucault ſur dix-huit braſſes fond de vaſe.

Dès que nous fumes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquames au nombre de dix officiers armés chacun de nos fuſils, & nous allames deſcendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vimes venir à nous ſix Américains à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, & ſur le champ accoururent au devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains, & les appuyoient contre les nôtres.

Ils

Ils nous ſerroient enſuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems ſans ſe raſſurer. Après beaucoup de careſſes réciproques, nous fimes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur diſtribuames, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit ; bientôt il s'en ramaſſa une trentaine, parmi leſquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, & nous firent les mêmes careſſes que les premiers. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, il nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos meſſieurs s'occupoient à ramaſſer des plantes ; pluſieurs Patagons ſe mirent auſſi à en chercher, & ils apportoient les eſpeces qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui demander par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un uſage de cette médecine qui connoit les ſimples & les appli-

que à la guériſon des hommes. C'étoit celle de Macaon, le médecin des dieux; & l'on trouveroit pluſieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeames quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſembloit les charmer : auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils venoient y paſſer la main deſſus, & témoignoient en avoir grande envie. Au reſte, à chaque choſe qu'on leur donnoit, à chaque careſſe qu'on leur faiſoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge, & pouſſoient en ſoufflant un ſon tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un ſpectacle aſſez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit, & il étoit tems de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés; ils nous faiſoient ſigne d'attendre, & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fimes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient : il nous ſembla qu'ils euſſent mieux

aimé que nous couchassions à terre. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout. Ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, il la rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vimes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquames pas en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains sont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors sur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes sont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au dessus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque, c'est leur énorme quarrure, la grosseur de leur tête, & l'épaisseur de leurs membres. Ils sont robustes & bien nourris, leurs nerfs sont tendus, leur chair est ferme & soutenue; c'est l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de sucs, a pris tout l'accroiss-

ſement dont il eſt ſuſceptible; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable, pluſieurs l'ont jolie; leur viſage eſt rond & un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents, extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs, attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vu qui avoient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée comme l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone torride, que de ceux qui y naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient des joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir, car ils vouloient toujours que nous attendiſſions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroiſſoit être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'eſt un ſimple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de ſourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il deſcend juſqu'aux talons, & ils laiſſent communément retomber en arriere la

partie faite pour couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car quoique nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix degrés au dessus de la congelation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leurs ayions vues, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrits plus haut. Ils avoient aussi des petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux, de fabrique Angloise, leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques

& de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux crus. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte, & même sur le terrein.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignoient même aucune espece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il est très-remarquable que plusieurs nous ont dit les mots Espagnols suivans, *magnana*, *muchacho*, *buenochico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenses de l'Amérique méridionale, sans cesse à cheval, hommes, femmes & enfans, suivant le gibier ou les bestiaux dont ces plaines sont couvertes, se vêtissant & se cabanant avec des peaux, ils ont encore vraisemblablement avec les Tartares cette ressemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en disant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'est celle des Patagons.

Le terrein où nous débarquames est fort sec, &, à cela près, il ressemble beaucoup à celui des isles Malouines. Les botanistes y ont retrouvé presque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goëmons & couvert des mêmes coquilles. Il

n'y a point de bois, mais seulement quelques brouſſailles. Lorſque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous paſſames à terre, nous remarquames qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'eſt. C'eſt une remarque que nous eumes pluſieurs fois occaſion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du ſoir, l'ebe reverſa dans l'oueſt. Nous fondames à mer étale, & nous trouvames 21 braſſes d'eau, nous n'en avions que 18 en mouillant.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au nord-oueſt, nous appareillames toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au ſud-oueſt-quart-oueſt; nous ne pumes faire qu'une lieue, les vents ayant paſſé au ſud-oueſt grand frais, nous laiſſames retomber l'ancre par 19 braſſes, ſable, vaſe & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la ſuivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écarté de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un inſtant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient ſans doute auſſi fâchés que nous. On voyoit la troupe raſſemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crumes diſtinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques

hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné, car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettames fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contentoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une braſſe d'eau de différence. Le 10, par une obſervation de diſtance de la lune à Régulus, M. Verron déduiſit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 ſec. & celle de l'entrée orientale du ſecond goulet de 73 deg. 34. min. 30 ſec. Le thermometre de Réaumur baiſſa de 9 à 8 & à 7 deg.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant paſſé au nord-eſt, & le courant portant à l'oueſt depuis une heure, je ſignalai l'appareillage. Nous fimes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi ſur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdimes ainſi notre ancre. Nous appareillames ſous toutes voiles, & ne tardames pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de nord-oueſt ſuffiſoit à peine pour nous ſoutenir, quoique le courant ne ſoit pas à beaucoup près auſſi fort dans le ſecond goulet que dans le premier. A midi, l'ebe vint à notre ſecours, & nous paſſames le ſecond goulet (1), les vents ayant

(1) De la ſortie du premier goulet à l'entrée du

varié jusqu'à trois heures après midi, qu'ils soufflerent grand frais du sud-sud-oueſt au sud-sud-eſt avec de la pluie & des grains violens(1). En deux bords nous parvinmes au mouillage dans le nord de l'isle Sainte-Elizabeth, où nous ancrames à deux milles de terre par 7 braſſes, fond de sable gris, gravier & coquillage pourri. L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le sud-eſt de nous, y avoit 17 braſſes d'eau.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grêle, nous força de paſſer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après midi, nous mîmes un canot dehors pour aller sur l'isle Sainte-Elizabeth (2). Nous débar-

second, il peut y avoir six à sept lieues, & la largeur du détroit y eſt auſſi d'environ sept lieues. Le second goulet gît nord-eſt-quart-d'eſt & sud-oueſt quart-d'oueſt. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

(1) En paſſant le second goulet, il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au sortir du goulet les marées portent sur le sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête baſſe qui naît au deſſous de la pointe de *l'iſle St. George*; encore que cette pointe apparente soit élevée & coupée à pic, la terre baſſe s'avance dans l'oueſt-nord-oueſt.

(2) *L'iſle Sainte-Elizabeth* gît nord-nord-eſt & sud-sud-oueſt, avec la pointe occidentale du second goulet à la terre des Patagons. Les isles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* giſſent auſſi nord-nord-eſt & sud-sud-oueſt entre elles, & avec la pointe occidentale du second goulet à l'isle St. George.

quames dens la partie du nord-eſt de l'isle. Ses côtes ſont élevées & à pic, excepté à la pointe du ſud-oueſt & à celle du ſud-eſt, où les terres s'abaiſſent. On peut cependant aborder partout, attendu que ſous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrein de l'isle eſt fort ſec; nous n'y trouvames d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du ſud-oueſt, & elle y étoit ſaumache. Nous vimes auſſi pluſieurs marais aſſéchés, où la terre eſt en quelque endroit couverte d'une légere croûte de ſel. Nous rencontrames des outardes, mais en petit nombre, & ſi farouches, que l'on ne put jamais les approcher aſſez pour les tirer; elles étoient cependant ſur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette isle. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de pluſieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec une eſpece de petite bruyere. Déja même nous en avions ramaſſé, craignant de paſſer la nuit ſur cette isle, où le mauvais tems nous retint juſqu'à neuf heures du ſoir; nous n'y euſſions pas été mieux couchés que nourris.

CHAPITRE IX.

Navigation depuis l'isle Sainte-Elizabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.

NOUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après midi, que le vent étant venu au nord-oueſt, nous appareillames malgré ſa violence, & fimes route dans le canal qui ſépare l'isle Sainte-Elizabeth des isles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit ſoutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt preſque continuellement de cruelles raffales pardeſſus les hautes terres de Sainte-Elizabeth, que nous étions contraints de ranger, pour éviter les bâtures qui ſe pro-

(1) Les isles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* ſont liées enſemble par une bâture. Il y a auſſi deux bâtures, l'une au ſud-ſud-oueſt de l'isle aux Lions, l'autre au nord-nord-eſt de Saint-Barthelemi, à une ou deux lieues ; en ſorte que ces trois bâtures & les deux isles forment une chaîne, entre laquelle à l'eſt-ſud-eſt & l'isle Sainte-Elizabeth à oueſt.nord-oueſt, eſt le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt.

Je ne crois pas qu'il y ait paſſage dans le ſud des

longent autour des deux autres isles(1). La marée en canal portoit au sud, & nous parut très-forte. Nous vinmes attaquer la terre du continent au dessous du *cap Noir*; c'est où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en est ici assez agréable. Elle court vers le sud, & les marées n'y sont plus aussi sensibles.

Nous eumes du vent très-frais & par raffales jusqu'à six heures du soir; il calma ensuite & devint maniable. Nous prolongeames la côte environ à une lieue de distance par un tems clair & serein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* sous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents sauterent tout d'un coup au sud-oueſt, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint aussi mauvais qu'il paroissoit beau l'instant d'auparavant. Telle est la

isles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'isle Sainte-Elizabeth & la grand-terre.

(1) De la sortie du second goulet à la pointe nord-est de l'isle Sainte-Elizabeth, il y a près de quatre lieues. L'isle Sainte-Elizabeth s'étend sud-sud-oueſt & nord-nord-est dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en passant ce canal.

De la pointe sud-oueſt de l'isle Sainte-Elizabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

nature de ce climat ; les variations dans le tems s'y succedent avec une telle promptitude, qu'il est impossible de prévoir leurs rapides & dangereuses révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée sur ces cargues, nous fumes obligés de louvoyer sous la mizaine, la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler *la pointe Sainte-Anne*, & nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pumes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdimes trois lieues en neuf heures de cette allure funeste, & il fallut se résoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût sous le vent. Nous la rangeames, la sonde à la main, & vers onze heures du matin nous mouillames à un mille de terre par huit brasses & demie de sable vaseux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (1), du nom de M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon second dans

(1) Depuis le *cap Noir* la côte court sur le sud-sud-est jusqu'à la pointe septentrionale de la baie Duclos, qui peut en être à sept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immense, que je soupçonne être un canal qui débouche plus est que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe septentrionale.

ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand ſecours.

Cette baie ouverte à l'eſt, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du nord avance un peu plus au large que celle du ſud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de diſtance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve ſix & huit braſſes d'eau juſqu'à un cable de terre. C'eſt un excellent mouillage, puiſque les vents d'oueſt, qui ſont ici les vents régnans, & qui ſoufflent avec impétuoſité, viennent par deſſus la côte, laquelle y eſt fort élevée. Deux petites rivieres ſe déchargent dans la baie; l'eau eſt ſaumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au deſſus elle eſt très-bonne. Une eſpece de prairie regne le long du débarquement, lequel eſt de ſable; les bois s'élevent enſuite en amphithéatre, mais le pays eſt preſque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrein, ſans voir d'autre gibier que deux ou trois bécaſſines, quelques ſarcelles, canards & outardes en fort petite quantité : nous y avons auſſi apperçu quelques perruches; celles-là ne craignent pas le froid.

Nous trouvames à l'embouchure de la riviere la plus méridionale ſept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées & de la forme d'un four; elles paroiſſoient récemment conſtruites, & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remon-

tâmes cette riviere assez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vu jusques-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court nord & sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y observames 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupames nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident, & nous annoncer un vent favorable. Nous virames à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillames. Le ciel à la vérité étoit couvert, &, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'est & de nord-est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous pas-

ſames *la pointe Sainte-Anne* (1) & *le cap Rond* (2). La premiere eſt unie, d'une médiocre hauteur, & couvre une baie profonde où l'ancrage eſt ſûr & commode. C'eſt celle à qui le malheureux ſort de la colonie de *Philippeville* établie par le préſomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap Rond eſt une terre élevée & remarquable par la forme que déſigné ſon nom. Les côtes dans tout cet eſpace ſont boiſées & eſcarpées; celles de la terre de Feu paroiſſent hachées par pluſieurs détroits. Leur aſpect eſt horrible; les montagnes y ſont couvertes d'une neige bleue auſſi ancienne que le monde. Entre le cap Rond & *le cap Forward*, il y a quatre baies, dans leſquelles on peut mouiller.

Deux de ces baies ſont ſéparées par un cap dont la ſingularité fixa notre attention, & mérite une deſcription particuliere. Ce cap, élevé de plus de cent cinquante pieds au deſſus du niveau de la mer, eſt tout entier compoſé de couches horiſontales de coquilles pétrifiées.

(1) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le giſſement étant le ſud-eſt-quart-ſud; il y a à peu près la même diſtance entre la pointe Sainte-Anne & le cap Rond, leſquels ſont reſpectivement nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt.

(2) Depuis le ſecond goulet juſqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis ſept juſqu'à cinq lieues. Il ſe rétrecit au cap Rond, où il n'en a guere plus de trois.

J'ai

J'ai ſondé en canot au pied de ce monument, qui atteſte les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent braſſes.

Le vent nous conduiſit juſqu'à une lieue & demie du cap Forward ; alors le calme ſurvint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot viſiter les environs du cap Forward, y prendre des ſondes & des relevemens. Ce cap eſt la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes obſervations, nous avons conclu ſa latitude auſtrale de 54 deg. 5 min. 45 ſec. Il préſente une ſurface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale eſt plus élevée que celle de l'oueſt. La mer eſt preſque ſans fond ſous le cap ; toutefois entre les deux têtes, dans une eſpece de petite baie embellie par un ruiſſeau aſſez conſidérable, on pourroit mouiller par 15 braſſes, fond de ſable & de gravier ; mais ce mouillage, dangereux par vent de ſud, ne doit ſervir que dans un cas forcé. Tout le cap eſt un rocher vif & taillé à pic, ſa cime élevée eſt couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevaſſes & s'y nourriſſent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au deſſous du cap à une petite pointe de rochers, ſur laquelle nous eumes peine à trouver place pour quatre perſonnes. Sur ce point qui termine ou

commence un vaſte continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces antres ſauvages retentirent pour la premiere fois de pluſieurs cris de *vive le roi* ! Nous relevames de-là le *cap Holland* à oueſt 4 deg. nord ; ainſi la côte commençoit à reprendre du nord.

Nous revinmes à bord à ſix heures du ſoir, & peu de tems après, les vents ayant paſſé au ſud-oueſt, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoiſe*. A huit heures & demie du ſoir nous y jettames l'ancre ſur 10 braſſes, fond de ſable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au nord-eſt-quart-eſt 5 deg. nord ; l'autre au ſud 5 deg. oueſt, & l'îlot du milieu au nord-eſt. Comme nous avions beſoin de nous munir d'eau & de bois pour la traverſée de la mer Pacifique, & que le reſte du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que juſqu'auprès de la baie Françoiſe, je me déterminai à y faire nos proviſions, d'autant plus que M. de Gennes la repréſente comme très-ſûre & fort commode pour ce travail ; ainſi dès le ſoir même nous mimes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, ſoufflant par raffales très-violentes ; la mer groſſit & briſoit autour de nous ſur un banc qui paroiſſoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faiſoient faire au vaiſſeau ſur

ſon ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne ſurjaulât, & nous paſſames la nuit dans une appréhenſion continuelle. L'Etoile mouillée plus en dehors que nous fut moins moleſtée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot ſonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné ſon nom. La mer étoit baſſe, & il ne paſſa qu'après avoir échoué ſur un banc qui eſt à l'embouchure ; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute ; en ſorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroiſſoit pas ſûr, me détermina à conduire les vaiſſeaux dans une petite baie à une lieue dans l'eſt de celle-ci. J'y avois coupé ſans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'aſſurer ſi les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruiſſeau qui tombe au fond de la baie même, lequel ſeroit conſacré aux beſoins journaliers & à laver, les deux baies voiſines avoient chacune un ruiſſeau propre à fournir aiſément l'eau dont nous avions beſoin, ſans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conſéquence, le 17 à deux heures après-midi, nous appareillames ſous le petit hunier

& le perroquet de fougue, nous paſſames au large de l'ilot de la baie Françoiſe, nous donnames enſuite dans une paſſe fort étroite, & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du nord de cette baie & une isle élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette paſſe conduit à l'entrée de la baie Bougainville, qui eſt encore couverte par deux autres ilots, dont le plus conſidérable a mérité le nom d'*ilot de l'Obſervatoire* (1). La baie eſt longue de deux cents toiſes, & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; auſſi la mer y eſt-elle toujours comme l'eau d'un baſſin.

Nous mouillames à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit braſſes d'eau, & nous envoyames auſſi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé ſon ancre de dehors par un trop grand fond, chaſſa ſur l'ilot de l'Obſervatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la ſoutenir, ſa pouppe vint à quelques pieds de l'ilot, ayant encore au deſſous d'elle 30 braſſes d'eau. La côte du nord-eſt de cet ilot n'eſt pas auſſi eſcarpée. Nous employames le reſte du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 braſſes de ſable vaſeux, une ancre

(1) Du cap Rond à l'ilot de l'obſervatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court ſur l'oueſt-ſud-oueſt. Dans cet eſpace il y a trois bons mouillages.

à jet derriere preſque à terre, deux grelins à des arbres ſur la côte de bas-bord, & deux ſur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruiſſeau deux cabanes de branchages, leſquelles paroiſſoient abandonnées depuis long-tems. J'y en avois fait conſtruire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laiſſé quelques préſens pour les Sauvages que le haſard y conduiroit, & j'avois attaché au deſſus un pavillon blanc : on trouva la cabane détruite, le pavillon & les préſens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit deſcendre ; l'on débarqua auſſi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les ſoufrer ; on diſpoſa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit beſoin d'un radoub. Nous paſſames le reſte du mois de décembre dans cette baie, où nous fimes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage ; les chemins ſe trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reſte du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons auſſi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher ſa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montevideo étoit tout auſſi conſidérable qu'avant ſa demi-carène à la Encenada. En élevant

tout-à-fait ſon devant, & levant quelques planches de ſon doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de ſon étrave qui eſt de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand ſoulagement à l'équipage de cette flûte qu'écraſoit l'exercice journalier de la pompe.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ſes inſtrumens ſur l'îlot de l'Obſervatoire; mais il y paſſa vainement la plus grande partie de ſes nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'aſtronomie, lui a refuſé toute obſervation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois obſervations faites au quart de cercle la latitude auſtrale de l'îlot de 53 d 50′ 2ϛ″. Il y a auſſi déterminé l'établiſſement de l'entrée de la baie de 00h 59′. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre ſéjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9 d, il a baiſſé juſqu'à 5 d, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12 d & demi. Le ſoleil alors paroiſſoit ſans nuages, & ſes rayons peu connus ici faiſoient fondre une partie de la neige ſur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le prince de Naſſau, profitoit de ces journées pour herboriſer. Il falloit vaincre des obſtacles de tous les genres, mais ce terrein âpre avoit à ſes yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ſes cahiers d'un grand nombre de plantes in-

connues & intéreſſantes. La chaſſe & la pêche n'étoient pas auſſi heureuſes ; jamais elles n'ont rien produit, & le ſeul quadrupede que nous ayions vu ici a été un renard preſque ſemblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fimes auſſi pluſieurs tentatives pour reconnoître les côtes voiſines du continent & de la terre de Feu ; la premiere fut infructueuſe. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller juſqu'au cap Holland, & de viſiter les mouillages qui pourroient ſe trouver dans cette étendue. A notre départ il faiſoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il ſe leva une petite briſe du nord-oueſt, ſur le champ le vent ſauta au ſud-oueſt, grand frais. Nous luttames contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnames avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui ſe décharge dans une anſe de ſable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchames, comptant que le mauvais tems ne ſeroit pas de longue durée. L'eſpérance que nous en eumes ne ſervit qu'à nous faire percer de pluie & tranſir de froid. Nous avions conſtruit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y paſſer la nuit moins à découvert. Ce ſont les palais des naturels de ce pays ; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid &

l'humidité nous chaſſerent de notre gîte, & nous fumes contraints de nous refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquames à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuſe, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laiſſerent d'autre parti à prendre que de rebrouſſer chemin au point du jour. Nous arrivames à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet aſyle; car bientôt le tems devint ſi mauvais, qu'il eût été impoſſible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le ſoleil étoit près de dix-huit heures ſur l'horiſon.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de ſuccès une nouvelle courſe pour viſiter une partie des terres de Feu, & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me propoſois de repaſſer enſuite au cap Holland, & de reconnoître la côte depuis ce cap juſqu'à la baie Françoiſe; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'eſpingoles & de fuſils la chaloupe de la Boudeuſe, & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin, je partis du bord avec MM. de Bournand, d'Oraiſon & le prince de Naſſau. Nous mimes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoiſe pour traverſer

aux terres de Feu, où nous terrimes sur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anse de sable mauvaise, même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la ressource d'entrer à mer haute dans la riviere, où ils trouveroient un abri. Nous dînames sur ses bords dans un assez joli bosquet qui couvroit de son ombre plusieurs cabanes sauvages. De cette station nous relevames la pointe de l'oueſt de la baie Françoise au nord-oueſt-quart-oueſt 5d oueſt, & on s'en estima à cinq lieues de distance.

Après midi nous reprimes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il ventoit peu de la partie de l'oueſt, mais la mer étoit très-houleuse. Nous traversames un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues est coupée dans son milieu par une isle fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vimes dans cette partie & le gros houl, nous firent penser que ce pourroit bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer assez proche du cap de Horn. Etant presque passés de l'autre bord, nous vimes plusieurs feux paroitre & s'éteindre; ensuite ils resterent allumés, & nous distinguames des Sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allames aussi-tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déja vue à mon premier voya-

ge dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant, & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répetent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anse voisine. Nous les quittames pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déja faite nous empêcha de visiter. Nous la passames sur le bord d'une riviere assez considérable, où nous fimes grand feu, & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Le lendemain au matin nous vimes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en primes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier & coquillage. On y est à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale est reconnoissable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme*; dans l'oueſt est un ilot entre lequel & la côte il n'y a point passage de navire. On entre de la baie

dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 braſſes fond de vaſe; dans le goulet le fond eſt de roches par 4, 5 & 6 braſſes; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'eſt où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubaſſin*. Lorſqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il ſuffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut deſirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubaſſin.

Je laiſſai ici le chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoiſſances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner enſuite aux vaiſſeaux. Pour moi, je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des officiers de cette flûte, qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fimes route à l'oueſt & viſitames d'abord une isle que nous tournames, & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 braſſes fond de ſable & petit gravier. Sur cette isle il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En ſuivant la côte, nous gagnames avant le coucher du ſoleil, une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cauſe d'une roche apparente qui en eſt dans

l'eſt-ſud-eſt environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 braſſes d'eau, 8 & 9 dans le mouillage ; nous y paſſames la nuit.

Le 29 à la pointe du jour, nous ſortimes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguames à l'oueſt, aidés d'une marée très-forte. Nous paſſames entre deux isles d'une grandeur inégale, que je nommai *les deux Sœurs*. Elles giſſent nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt avec le milieu du cap Forward, dont elles ſont diſtantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommames *Pain de ſucre* une montagne de cette forme, très-aiſée à reconnoître, laquelle gît nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt avec la pointe la plus méridionale du même cap ; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere, nous découvrimes une belle baie avec un port ſuperbe dans le fond ; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Caſcade*. Le milieu de cette baie gît nord-eſt & ſud-oueſt avec le cap Forward. La ſûreté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laiſſent rien à deſirer.

La caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. J'ai monté au deſſus ; le terrein y eſt entre-mêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte & ſpongieuſe ; j'y ai cherché & n'y ai

point trouvé de traces du paſſage d'aucun homme ; les Sauvages de cette partie ne quittent guere les bords de la mer qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Au reſte, toute la portion de la terre de Feu, compriſe depuis l'isle Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de groſſes isles inégales, élevées, montueuſes, & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons ; &, aux arbres près, le terrein y reſſemble aſſez à celui des isles Malouines (*).

Juſqu'à préſent on ne connoiſſoit aucun mouillage dans ces contrées, & les navires évitoient d'en approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des navigateurs. Il n'eſt que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé pluſieurs de rétrograder juſqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-deſſus, ce que l'on

(*) M. de Bougainville donne dans l'édition in-4to. une carte particuliere de cette partie de la terre de Feu, qui ſera fort utile aux navigateurs.

pourra preſque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaiſſeaux. De-là toutes les bordées ſeront avantageuſes, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être ſenſibles, il ne ſera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous paſſames dans le port de la Caſcade une nuit fort déſagréable. Il faiſoit grand froid, & la pluie tomba ſans interruption. Elle dura preſque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous ſortimes du port, & nous traverſames à la voile avec un grand vent & une mer très-groſſe pour notre foible embarcation. Nous ralliames le continent à peu près à égale diſtance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas queſtion de ſonger à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faiſant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la driſſe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traverſant la baie Françoiſe, un faux coup de barre ne nous mît le canot ſur la tête. Enfin, j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon abſence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout diſpoſé pour l'appareillage; auſſi nous commençames à déſamarer dans l'après-midi.

Le 31 décembre à quatre heures du matin, nous achevames de nous déſamarer, & à ſix

heures nous ſortimes de la baie en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faiſoit calme ; à ſept heures il ſe leva une briſe du nord-eſt, qui ſe renforça dans la journée, & fut aſſez claire juſqu'à midi ; le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie, étant à mi-canal, nous découvrimes & relevames *la Caſcade* au ſud-eſt, *le Pain de ſucre* à l'eſt-ſud-eſt 5d ſud, le *cap Forward* (1) à l'eſt-quart-nord-eſt, le *cap Holland* (2) à oueſt-nord-oueſt 4d oueſt. De midi à ſix heures du ſoir, nous doublames le cap Holland. Il ventoit peu, & la briſe ayant molli ſur le ſoir, le tems d'ailleurs étant fort ſombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrames à dix heures par 16 braſſes d'eau, fond de gros gravier, ſable & petit corail, ayant le cap Galant (3) au ſud-

(1) Depuis l'ilot de l'Obſervatoire juſqu'au cap Forward, il y a environ ſix lieues, & la côte court à peu près ſur l'oueſt-ſud-oueſt. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'eſpace d'environ cinq lieues qui ſépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anſes peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

(3) Le cap Holland & le cap Galant giſſent entre eux, eſt 2 deg. ſud & oueſt 2 deg. nord, & la diſtance eſt d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé, qui eſt le *cap Coventry*. On y place auſſi pluſieurs baies dont nous n'avons reconnu

oueſt 3d oueſt. Nous eumes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de ſud-oueſt.

Nous commençames l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Forteſcû*, au fond de laquelle eſt le port Galant (1). Le plan de la baie & du port eſt fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loiſir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois ſemaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il eſt juſte de faire un peu partager aux lecteurs le déſagrément de ces journées funeſtes, en ébauchant le détail de notre ſéjour ici.

Mon premier ſoin fut d'envoyer viſiter la côte juſqu'à la baie Eliſabeth, & les isles dont le détroit de Magellan eſt ici parſemé ; nous appercevions du mouillage deux de ces isles,

que la *baie Verte*, ou *baie Deſcardes*, qu'on a viſitée par terre. Elle eſt grande & profonde, mais il y paroit pluſieurs hauts fonds.

[1] La baie de Forteſcû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, juſqu'a une preſqu'isle qui, partant de la côte de l'oueſt de la baie, s'étend dans l'eſt-ſud-eſt, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'eſt le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'oueſt-nord-oueſt. Sa largeur eſt de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du nord-eſt. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 braſſes d'eau, fond de vaſe & coquillages.

nommées

nommées par Narborough *Charles* & *Montmouth*. Il a donné à celles qui ſont plus éloignées le nom d'*isles Royales*, & à la plus occidentale de toutes, celui *d'isle Rupert*. Les vents d'oueſt ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchames le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller ſe promener à terre, où l'on rencontra les traces du paſſage & de la relâche de vaiſſeaux Anglois : ſavoir du bois nouvellement ſcié & coupé, des écorces du laurier épicé, aſſez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arſenaux de marine on en met ſur les pieces de filain & de toile, & ſur laquelle on liſoit fort diſtinctement *Chatham Martch.* 1766 : on trouva auſſi ſur pluſieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

M. Verron, qui avoit fait porter ſes inſtrumens ſur la preſqu'isle qui forme le port, y obſerva à midi avec un quart de cercle, 53 d 40′ 41″ de latitude auſtrale. Cette obſervation, jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 décembre ſur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la diſtance du port Galant au cap Forward. Il y obſerva auſſi par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille 22d. 30′ 32″ nord-eſt, & ſon inclinaiſon du côté du pole élevé de 11d 11′. Voilà les ſeules obſervations qu'il ait pu faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi

affreuſes que les jours. Il y avoit le 3 une belle occaſion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipſe de lune qui commençoit ici à 10 heures 30′ du ſoir; mais la pluie qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 & le 5 ſuivans furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un tems pareil que décrivoit le pſalmiſte en diſant: *nix*, *grando*, *glacies*, *ſpiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le ſud-oueſt des isles Charles & Montmouth; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource des mouillages connus, tant au nord qu'au ſud, appareiller même avec vent contraire: mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici, nous y remarquames conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire que le flot porte à l'eſt, & l'ebe à l'oueſt.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelque inſtant de relâche, le vent même parut venir du ſud-eſt, & déja nous avions déſaffourché; mais au moment d'appareiller, le vent revint à oueſt-nord-oueſt avec des raffales qui nous

forcerent de réaffourcher auſſi-tôt. Ce jour-là nous eumes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenues quelque tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la frégate. Après avoir héſité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta ſeul à bord avec aſſez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues ſuivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aiſe. On les fit chanter, danſer, entendre des inſtrumens, & ſur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande ſalée, ſuif, ils dévoroient ce qu'on leur préſentoit. Nous eumes même aſſez de peine à nous débarraſſer de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pumes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faiſant porter à leurs yeux des morceaux de viande ſalée. Ils ne témoignerent aucune ſurpriſe ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leur regards; c'eſt ſans doute que pour être ſurpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts trai-

toient les chefs-d'œuvres de l'induſtrie humaine comme ils traitent les loix de la nature & ſes phénomenes. Pendant pluſieurs jours que cette bande paſſa dans le port Galant, nous la revimes ſouvent à bord & à terre.

Ces ſauvages ſont petits, vilains, maigres & d'une puanteur inſupportable. Ils ſont preſque nuds, n'ayant pour vêtemens que de mauvaiſes peaux de loups marins, trop petites pour les envelopper; peaux qui ſervent également, & de toits à leurs cabanes, & de voiles à leurs pirogues. Ils ont auſſi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes ſont hideuſes, & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons, qui ſervent de ports à ces pirogues aſſez loin du rivage; à terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne ſont pas exemptes de ces corvées. Elles portent ſur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorce mal liée avec des joncs, & de la mouſſe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes

ſont des arcs faits, ainſi que les fleches, avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx, qui eſt commune dans le détroit, la corde eſt de boyau & les fleches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art; mais ces armes ſont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles ſont auſſi foibles que les bras deſtinés à s'en ſervir. Nous leur avons vu de plus des os de poiſſons longs d'un pied, aiguiſés par le bout & dentelés ſur un des côtés. Eſt-ce un poignard? je crois plutôt que c'eſt un inſtrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en ſervent en maniere de harpon. Ces ſauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes, au milieu deſquelles eſt allumé le feu. Ils ſe nourriſſent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai obſervé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cauſe à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié cruds.

Au reſte, ils paroiſſent aſſez bonnes gens, mais ils ſont ſi foibles, qu'on eſt tenté de ne pas leur en ſavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils ſont ſuperſtitieux & croient à des génies mal-faiſans; auſſi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence ſont en même tems médecins & prêtres. De tous les ſauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais ſont les plus dénués de tout: ils ſont

exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité si l'on devoit plaindre le sort d'un homme libre & maître de lui-même, sans devoirs & sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoit pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'est que dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change alors en celui de société, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'ensuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Le 7 & le 8 furent si mauvais, qu'il n'y eut pas moyen de sortir du bord; nous chassâmes

même dans la nuit, & fumes obligés de mouiller une ancre du boſſoir. Il y eut dans des inſtans juſqu'à quatre pouces de neige ſur notre pont, & le jour naiſſant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays, dont l'humidité empêche la neige de s'y conſerver. Le thermometre fut à 5, 4, bariſa même juſqu'à deux degrés au deſſus de la congelation. Le tems fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'eſt-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les ſuivirent, une ſeule pirogue fut à bord de *l'Etoile.* Elle y reſta peu de tems, & vint rejoindre auſſi-tôt les autres, avec leſquels nos Meſſieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les ſauvages paroiſſoient mécontens, lorſqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Meſſieurs des moules, qu'ils ſuçoient avant que de les préſenter. On leur fit de petits préſens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danſerent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes ſauvages, dont l'extérieur eſt ordinairement ſérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un

de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le seul de toute la bande dont la figure fût intéressante à nos yeux, fut saisi tout d'un coup d'un crachement de sang accompagné de violentes convulsions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeste effet qui devoit suivre ce présent. Ces sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la superstition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette espece de talisman, peut-être le regardent-ils comme un préservatif à quelque incommodité à laquelle ils sont sujets. L'enfant avoit vraisemblablement fait le même usage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en plusieurs endroits, & rendoit le sang presque continuellement.

Cet accident répandit la consternation & la méfiance. Ils nous soupçonnerent sans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jongleur qui s'empara aussi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une casaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François, & sur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs pieds. Il est vrai qu'un autre sauvage, qui sans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramassa aussi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant sur le

dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ſes jambes, il ſe courboit ſur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui preſſoit le ventre de toute ſa force, criant continuellement ſans qu'on pût diſtinguer rien d'articulé dans ſes cris. De tems en tems il ſe levoit, & paroiſſant tenir le mal dans ſes mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en ſoufflant, commme s'il eût voulu chaſſer quelque mauvais eſprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre ſourd. Ce malheureux cependant paroiſſoit ſouffrir autant du remede que de ſon mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre ſa parure de cérémonie, enſuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux ailes blanches, aſſez ſemblables au bonnet de Mercure, il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & tout auſſi peu de ſuccès. L'enfant alors paroiſſant plus mal, notre aumônier lui adminiſtra furtivement le batême.

Les officiers étoient revenus à bord, & m'avoient raconté ce qui ſe paſſoit à terre. Je m'y tranſportai auſſi-tôt avec M. de la Porte, notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tiſane émolliente. Lorſque nous arrivames, le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé les mêmes opérations ſur le ventre, les cuiſſes

& le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriſer cette infortunée créature qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri, & les médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifeſté par des ſignes non équivoques, la patience de l'enfant donnerent le ſpectacle le plus attendriſſant. Les ſauvages s'apperçurent ſans doute que nous partagions leurs peines, du moins leur méfiance ſembla-t-elle diminuée. Ils nous laiſſerent approcher du malade, & le major examina ſa bouche enſanglantée, que ſon pere & un autre Pecherais ſuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perſuader de faire uſage du lait; il fallut en goûter pluſieurs fois, & malgré l'invincible oppoſition des jongleurs, le pere enfin ſe détermina à en faire boire à ſon fils, il accepta même le don de la cafetiere pleine de tiſane émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalouſie contre notre chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un ſac de cuir qu'il portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc, & les autres inſtrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent auſſitôt. Nous remarquames auſſi que tandis qu'un

des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous retournames à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins ; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût passé du verre dans son estomac. Nous eumes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés ; & dès le point du jour, quoiqu'il fit un tems affreux, les sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers funestes, qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie, dans un instant plus calme, ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large, & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous ! Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée ; *satis est gentem effugisse nefandam.* Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres mal-faisans ; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjecture ? Quelle perte, en effet, pour une société aussi peu nombreuse, qu'un adolescent échappé à tous les hasards de l'enfance !

Le vent d'eſt ſouffla avec furie & preſque ſans interruption, juſqu'au 13, que le jour fut aſſez doux; nous eumes même dans l'après-midi quelque eſpérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions déſaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à ſix heures; & la journée fut cruelle. Le 15, il fit ſoleil preſque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous puſſions ſortir.

Le 16 au matin il faiſoit preſque calme, la fraîcheur vint enſuite du nord, & nous appareillames avec la marée favorable; elle baiſſoit alors, & portoit dans l'oueſt. Les vents ne tarderent pas à revenir à oueſt & oueſt-ſud-oueſt, & nous ne pumes jamais avec la bonne marée, gagner l'*isle Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dérivoit outre meſure, & l'Etoile avoit ſur nous un avantage incroyable. Nous reſtames tout le jour ſur les bords entre l'isle Rupert & une pointe du continent, qu'on nomme *la pointe du Paſſage*, pour attendre le juſſant, avec lequel j'eſpérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'*isle de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1).

(1) Depuis le cap Galant juſqu'à la baie Elizabeth, la côte court à peu près ſur l'oueſt-nord-oueſt, & la diſtance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond eſt trop conſidérable, même

Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot ſonder dans le ſud-eſt de l'isle Rupert, avec intention d'y aller mouiller juſqu'au retour de la marée favorable. Le canot ſignala un mouillage, & y reſta ſur ſon grapin ; mais nous en étions déja tombés beaucoup ſous le vent. Nous courumes un bord à terre, pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refuſa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller ſur 8 braſſes de fond, l'ancre tombée ſur des roches chaſſa, ſans que la proximité où nous étions de la terre, permît de filer du cable ; déja nous n'avions plus que 3 braſſes & demie d'eau ſous la pouppe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorſqu'il en

tout à terre. La baie Elizabeth eſt ouverte au ſud-oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſablonneuſe, ainſi que celle du ſud-eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture qui ſe prolonge aſſez au large. Le bon mouillage dans cette baie eſt par 9 braſſes, fond de ſable, gravier & corail, & par les marques ſuivantes, la pointe eſt de la baie au ſud-ſud-eſt 5 deg. eſt ; ſa pointe oueſt à oueſt-quart-nord-oueſt ; la pointe eſt de l'*isle de Louis-le- Grand*, au ſud-ſud-oueſt 5 d. ſud ; la bâture au nord-oueſt-quart-nord.

vint une petite briſe ; nous fimes auſſi-tôt ſervir nos voiles, & la frégate s'abattit ; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre ſecours, étoient devant elle à la remorquer ; nous filions le cable ſur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorſqu'il ſe trouva engagé dans l'entrepont, & fit faire tête à la frégate, qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre ſauva le bâtiment. La briſe enſuite ſe renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillames à huit heures du ſoir, par 20 braſſes d'eau, fond de vaſe. Nos bateaux que j'avois laiſſés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems, que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui ſuivit fut plus orageuſe encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyions quelquefois pluſieurs en même tems courir dans des directions oppoſées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures ; mais à midi, un coup de tonnerre, le ſeul que nous ayions entendu dans le détroit, fut comme le ſignal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin ; nous chaſſames, & fumes contraints

de mouiller notre grande ancre, & d'amener baſſes vergues & mâts de hune. Cependant les arbuſtes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure aſſez brillante, mais qui ne ſuffiſoit pas pour diſſiper la triſteſſe qu'avoit répandue ſur nous le coup d'œil continué de cette région funeſte. Le caractere le plus gai ſeroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevames notre grande ancre, virames nos baſſes vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile, que ſa bonté rendoit capable de ſortir preſque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe.* Suivant l'extrait que donne M. Frezier du journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a paſſé, ce canal devoit être dans le ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-ſud de la baie Eliſabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais qui le commandoit, me rapporta qu'ayant ſuivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais ſeulement un canal étroit, terminé par des banquiſes de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à ſuivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il

eſt traverſé preſque dans ſon milieu par un banc couvert de moules. Il fit enſuite le tour de l'isle de *Louis le Grand* par le ſud, & rentra dans le canal de Magellan, ſans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu ſeulement à la terre de Feu une aſſez belle baie, la même ſans doute que celle à laquelle Beaucheſne donne le nom de *la Nativité*. Au reſte, en faiſant le ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-ſud, à la ſortie de la baie Eliſabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperait en deux l'isle de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penſer que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions ſouvent découvert dans le ſud des isles *Charles & Montmouth*, un vaſte canal ſemé d'islots, qu'aucune terre ne bornoit au ſud ; mais comme en même tems on apperçevoit une autre ouverture dans le ſud de l'isle de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut aſſuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutames plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant, dans le ſud des isles Charles & Montmouth. En effet, en reliſant le paſſage de M. Frezier, & le combinant ſur la carte qu'il donne du détroit, nous vimes que M. Frezier, d'après le rapport de Marcant,

Marcant, place la baie Elifabeth, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans ſon canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Eliſabeth *la baie Deſcordes*, qui eſt effectivement à onze lieues du cap Forward, puiſqu'elle eſt à une lieue dans l'eſt du port Galant ; appareillant de cette baie, & faiſant le ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-ſud, il a rangé la pointe orientale des isles Charles & Montmouth, dont il a pris la maſſe pour l'isle de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne ſera pas pourvu de bons mémoires, & il a découqué par le canal ſemé d'isles, dont nous avons eu la perſpective du haut des montagnes.

La connoiſſance parfaite du canal de la Sainte-Barbe ſeroit d'autant plus intéreſſante, qu'elle abrégeroit conſidérablement le paſſage du détroit de Magellan. Il n'eſt pas fort long de parvenir juſqu'au port Galant ; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, eſt de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à preſent aſſez facile : une fois rendu au port Galant, ſi les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port ; vingt-quatre heures alors ſuffiſent pour entrer dans la mer du ſud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois ſer-

mement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Le 21, le 22 & le 23, les raffales, la neige & la pluie furent presque continuelles. Dans la nuit du 21 au 22, il y avoit eu un intervalle de calme; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie, & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du sud-sud-oueſt, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent; il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remimes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant, nous y avions pris quelques tonneaux de leſt & changé notre arrimage, pour tâcher de retrouver la marche de la frégate; nous réussimes à lui en rendre une partie. Au reste, toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi longs que le sont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit, nous désaffourchames & virames à pic; à trois heures nous appareillames en nous faisant remorquer

par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du nord ; à cinq heures & demie la brise se décida de l'est, & nous mimes tout dehors, perroquets & bonnetes ; voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passames à mi-canal ; suivant les sinuosités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raison *le bras tortueux*. Entre *les isles Royales* & le continent, le détroit peut avoir deux lieues ; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'isle Rupert* & *la pointe du Passage*, ensuite une lieue & demie entre l'isle de Louis le Grand & la baie Elisabeth, sur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons, qui avance un quart de lieue au large.

Depuis la baie Elisabeth, la côte court sur le ouest-nord-ouest pendant environ deux lieues, jusqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor*, & Beauchesne *du Massacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere est facile à reconnoître, elle sort d'une vallée profonde, à l'ouest elle a une montagne fort élevée, sa pointe occidentale est basse & couverte de bois, & la côte y est sablonneuse. De la riviere du Massacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jerôme*, j'estime trois lieues de distance, & le gissement est le nord-ouest-quart-ouest. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres reve-

nir vers le nord. Quand on eſt par le travers de la riviere du Maſſacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il eſt facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient ſur l'oueſt-quart-ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt juſqu'au *cap Quad*, qui s'avançant beaucoup, paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'isle de Louis le Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte, une route sûre pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'isle de Louis le Grand, qu'on peut ranger de près ſans aucun danger. La diſtance du canal S. Jerôme au cap Quad eſt d'environ quatre lieues, & ce cap gît eſt-quart-nord-eſt 2 deg. eſt & oueſt-quart-ſud-oueſt 2 deg. oueſt, avec la pointe occidentale de l'isle de Louis le Grand.

Cette isle peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court ſur l'oueſt-nord-oueſt juſqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles, ſur une demi-lieue d'ouverture ; elle court enſuite ſur l'oueſt juſqu'à ſon extrêmité occidentale, nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux détroit, nous rangeames l'isle de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnumes fort diſtinctement *le port Phelippeaux*, qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi, le cap Quad nous reſtoit à l'oueſt-

quart-ſud-oueſt 2 deg. ſud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'eſt-quart-nord-eſt environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reſte du jour, & nous cinglames toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quad, le détroit s'avance dans l'oueſt-nord-oueſt & nord-oueſt-quart-oueſt ſans détour ſenſible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quad eſt remarquable. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, dont ceux qui forment ſa tête chenue, ne reſſemblent pas mal à d'antiques ruines. Juſqu'à lui les côtes ſont par-tout boiſées, & la verdure des arbres adoucit l'aſpect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'eſt plus bordé des deux côtés que par des rochers arides, ſur leſquels il n'y a pas apparence de terre. Leur ſommet élevé eſt toujours couvert de neige, & les vallées profondes ſont remplies par d'immenſes amas de glaces dont la couleur atteſte l'antiquité. Narborough frappé de cet horrible aſpect, nomma cette partie *la déſolation du ſud*, auſſi ne ſauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorſqu'on eſt par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui eſt le cap *Mundai*, lequel j'eſtime être à quinze lieues du cap Quad. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons impoſé des noms. Le premier

que sa figure nous fit nommer *cap Fendu*, est à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'ancrage est très-sûr, si le fond y est aussi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaisseaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'ouest du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuse* dans le même gisement & la même distance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres sont hautes & escarpées; l'une & l'autre côte paroît saine & garnie de bons mouillages, mais heureusement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laissé le tems de les sonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il se rétrecit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guere plus de quatre milles.

A neuf heures du soir, nous étions environ à trois lieues dans l'est-quart-sud-est & l'est-sud-est du cap Mundai. Le vent soufflant toujours de l'est grand frais, & le tems étant beau, je résolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous serrames les bonnetes, & fimes les ris dans les huniers. Vers dix heures du soir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fumes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdimes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Mundai, je fis signal de

mettre en panne, ſtribord au vent, & nous paſſames ainſi le reſte de la nuit, éventant ou maſquant, ſuivant que nous nous eſtimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis ſervir. Nous gouvernames à oueſt-quart-nord-oueſt juſqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'oueſt-quart-nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt. Le vent étoit toujours à l'eſt petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus ſouvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin, à midi nous eumes connoiſſance du *cap des Piliers* & *des Evangéliſtes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A meſure que nous avancions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immenſe qui n'étoit plus borné par les terres, & une groſſe lame du oueſt nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne reſta pas à l'eſt, il paſſa à oueſt-ſud-oueſt, & nous courumes au nord-oueſt juſqu'à deux heures & demie que nous relevames le *cap des Victoires* au nord oueſt, & le cap des Piliers au ſud 3d oueſt.

Lorſqu'on a dépaſſé le cap Mundai, la côte ſeptentrionale ſe courbe en arc, & le canal s'ouvre juſqu'à quatre, cinq & ſix lieues de largeur. Je compte environ ſeize lieues du cap

Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit La direction du canal entre ces deux caps eſt le oueſt-quart-nord-oueſt. La côte du ſud y eſt haute & eſcarpée, celle du nord eſt bordée d'isles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuſe : il eſt plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne ſaurois rien dire de plus ſur ces dernieres terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vue à la côte du nord eſt le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *cap Déſire*, qui eſt en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le ſud-oueſt du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs ilots ou briſans connus ſous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers eſt une terre très élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées ſur le nord-oueſt, & qui font la pointe du cap. A ſix ou ſept lieues dans le nord oueſt de ce cap, on voit quatre islots nommés *les Evangéliſtes* ; trois ſont ras : le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, eſt aſſez éloigné des autres. Ils ſont dans le ſud-ſud-oueſt & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour ſortir du détroit, on

peut en passer indifféremment au nord ou au sud ; je conseillerois d'en passer au sud, si l'on vouloit y rentrer. Il convient aussi alors de ranger la côte méridionale : celle du nord est bordée d'îlots, & paroît coupée par de grandes baies qui pourroient occasionner des erreurs dangereuses.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du oueſt-sud-oueſt au oueſt-nord-oueſt, grand frais ; nous louvoyames jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eumes assez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer encore la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir, les bordées adonnerent ; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fimes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par ... 52 d 50′ de latitude auſtrale, & ... 79 d 9′ de long. occ. de Paris.

C'eſt ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au port Galant, des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'euſſions osé l'espérer ; ont suffi pour nous amener dans la mer Pacifique ; exemple que je crois être unique, d'une navigation sans

mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

J'estime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'est, & le jusant ou l'ebe, dans l'oueſt, & que les marées y sont très-fortes; qu'elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leur cours y est irrégulier; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quade, les courans sont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce cap jusqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux sont assujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges : c'est-à-dire que le flot y court vers la mer de l'est, & l'ebe vers celle de l'oueſt. Je dois en même tems avertir que cette assertion sur la direction des marées dans le détroit de Magellan, est absolument contraire à ce que les autres navigateurs disent y avoir observé à cet égard. Ce ne seroit cependant pas le cas d'avoir chacun son avis.

Au reste, combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchesne, tels qu'ils sont sortis de leurs mains, & d'être obligés

de n'en consulter que des extraits défigurés ; outre l'affectation des auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin est obligé de se servir, leur fait prendre, pour des mots vicieux, des expressions nécessaires & consacrées, qu'ils remplacent par des absurdités. Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux sexes, & leur travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept & dix-huit heures, je prendrois le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout & la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On sera sans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons ; & assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui seroit parvenu à la mer occi-

dentale en doublant le cap de Horn, que dans celui qui y ſera entré par le détroit de Magellan : lorſque nous en ſortimes, nous n'avions perſonne ſur les cadres.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans cette premiere Partie.

CHAP. I. DÉPART *de la Boudeuse de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſt à Montevideo ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des isles Malouines.* Pag. 29

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Breſt. Départ de Breſt. Deſcription des Salvages. Erreur dans l'eſtime de la route. Poſition des Salvages rectifiée. Obſervations nautiques. Paſſage de la ligne. Remarques ſur la variation. Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Breſil. Obſervations ſur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montevideo. Route par terre de Buénos-Aires à Montevideo.

CHAP. II. *Détails ſur les établiſſemens des Eſpagnols dans la riviere de la Plata.* 43

On eſt dans l'erreur ſur la ſource de ce fleuve. Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font. Situation de la ville de Buénos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etabliſſement religieux. Confrairie & proceſſions de negres. Dehors de Buénos-Aires, leurs productions. Abondance de beſtiaux. Ra-

reté du bois ; moyen d'y remédier. Détails sur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails sur la ville de Montevideo ; sur le mouillage dans cette baie. La relâche y est excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montevideo ; navigation jusqu'aux isles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces isles.* 58

Départ de Montevideo. Coup de vent essuyé dans la riviere. Route de Montevideo aux isles Malouines. Faute commise dans la direction de cette route. Prise de possession de notre établissement aux Malouines par les Espagnols. Détail historique sur ces isles. Americ Vespuce en a le premier connoissance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoissance. Premier établissement dans ces isles. Détail sur la maniere dont il se fait. Premiere année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails sur l'histoire naturelle des isles Malouines.* 71

Aspect qu'elles présentent. Leur position géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du sol. Tourbe & ses qualités. Des plantes. Gommier résineux. Plante propre à faire de la biere. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un

seul quadrupede. Des oiseaux à pieds palmés. Ils sont en grand nombre. Oiseaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poissons. Des crustacées.

CHAP. V. *Navigation des isles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse avec l'Etoile. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.* 96

Départ des Malouines pour Rio-Janéiro. Entrée à Rio-Janéiro. Discussion au sujet du salut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaisseau Espagnol de la part du viceroi. Secours que nous donnons aux Espagnols. Visite du viceroi à bord de la frégate. Hostilités des Portugais contre les Espagnols. Mauvais procédés du viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro. Détails sur les richesses de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio-Janéiro. Second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.* 110

Départ de Rio-Janéiro. Eclipse de soleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montevideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails sur cette espece de port. Départ de plu-

ſieurs vaiſſeaux pour l'Europe ; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails ſur les miſſions du Paraguai ; & l'expulſion des Jéſuites de cette province.* 119

Date de l'établiſſement des miſſions. Conditions ſtipulées entre la cour d'Eſpagne & les Jéſuites. Zele & ſuccès des miſſionnaires. Révolte des Indiens contre les Eſpagnols. Cauſe de leur mécontentement. Ils prennent les armes & ſont battus. Troubles appaiſés. Les Indiens paroiſſent dégoûtés de l'adminiſtration des Jéſuites. Gouvernement des miſſions montré en perſpective. Détails intérieurs de l'adminiſtration. Conſéquences qu'on en tire. Expulſion des Jéſuites de la province de la Plata. Meſures priſes à ce ſujet par la cour d'Eſpagne. Meſures priſes par le gouverneur-général. Le ſecret eſt au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du gouverneur-général. Les Jéſuites ſont arrêtés dans toutes les villes Eſpagnoles. Arrivée à Buénos-Aires des caciques & des corrégidors des miſſions. Ils paroiſſent publiquement devant le gouverneur-général. Quelle étoit l'étendue des miſſions. Détail ſur l'entrée du gouverneur-général dans les miſſions. Relation de cet événement publiée à Buénos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montevideo ; navigation juſqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation juſqu'à l'iſle Sainte-Eliſabeth.* 142

L'étoile part de la Encenada pour Montevideo. Danger

Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Montevideo. Départ de Montevideo. Position de cette ville déterminée astronomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés essuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bâture. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'isle Sainte-Elisabeth. Description de cette isle.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'isle Sainte-Elisabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan; détails nautiques sur cette navigation.* 171

Difficultés du passage le long de l'isle Sainte-Elisabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap

Forward. Mouillage dans la baie Françoiſe. Avis ſur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Obſervations aſtronomiques & météorologiques. Deſcription de cette partie du détroit. Reconnoiſſance faite de pluſieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de Beaubaſſin; ſa deſcription. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Caſcade. Deſcription du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Forteſcû. Détails des contrariétés que nous y eſſuyons. Traces trouvées du paſſage des Anglois. Obſervations aſtronomiques & nautiques. Rencontre & deſcription des Pecherais. Accident funeſte qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Aſſertion diſcutée ſur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoiſſance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Forteſcû. Deſcription du détroit depuis le cap Galant juſqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit; deſcription de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Obſervations générales ſur cette navigation. Concluſion qu'on en tire.

Fin de la Table de cette premiere Partie.

EXPLICATION
DES TERMES DE MARINE
Employés dans cet Ouvrage.

A

ABBATRE, dériver, se trouver écarté de sa route par la force des courans.

ACCORE, en parlant d'un récif, c'est son extrêmité la plus dangereuse.

ACCORER, appuyer, soutenir quelque chose; *il faut accorer le beaupré.*

AFFALER, faire baisser. *Il faut affaler la manœuvre*, ou la diminuer. *Affalé sur la côte*, se dit d'un vaisseau que la force du vent ou des courans tient près de terre sans qu'il puisse gagner le large, ce qui le met en danger d'échouer.

AFFLOUER, voguer, ce mot n'est guere en usage.

AFFOURCHER, c'est jetter une seconde ancre à la suite d'une premiere, ce qui forme une espece de fourche, & sert à retenir mieux un vaisseau dans un tems de tourmente.

AGRÉER, c'est équiper un vaisseau de ses manœuvres, & arranger les marchandises.

AGRETS, équipement de voiles, de mâts, de vergues, de cables, d'ancres, &c.

AIR DE VENT, l'un des trente-deux vents connus des marins, favorable au vaisseau pour faire route.

ALIZÉ, vents alizés, ce ſont des vents réglés qui ſoufflent conſtamment dans certains parages.

AMARRER, lier fortement un vaiſſeau, ou une de ſes parties avec des cordages appellés *Amarres*.

AMENER, faire baiſſer le pavillon par reſpect, ou quand on ne peut plus ſe défendre.

AMURER, bander les cordages; on *amure* pour aller au plus près du vent.

AMURES, trous pratiqués dans le plat bord d'un vaiſſeau, & dont en certains cas on approche le plus que l'on peut les coins des voiles pour mieux prendre le vent.

ANCRE, inſtrument de fer à double crochet, lié à un cable ou à une chaîne, & qu'on jette au fond de la mer pour arrêter le vaiſſeau. Une *ancre de fouée* eſt plus petite, on s'en ſert dans une rade pour changer un vaiſſeau de place. Mettre une *ancre au boſſoir*, c'eſt la retirer & la mettre à ſa place ordinaire à l'avant du vaiſſeau.

ANSE, voyez *Baye*.

APPAREILLER, diſpoſer tout dans un navire pour mettre à la voile: ces préparatifs varient ſuivant les circonſtances.

ARRIERE, poupe du vaiſſeau; c'eſt à cette partie qu'on attache le gouvernail.

ARRIMAGE, arrangement de la cargaiſon d'un vaiſſeau. Il ſe fait dans un ſens horiſontal, afin de maintenir l'équilibre.

ARRIVER, c'eſt obéir au vent, tourner la barre du gouvernail de maniere à ſuivre la direction du vent qui ſouffle.

ARQUER ou S'ARQUER, ſe dit d'un vaiſſeau dont

la quille ne conſerve pas la courbure qu'elle doit avoir, ce qui arrive lorſqu'il poſe ſur un fond inégal, ou qu'on le lance à l'eau.

ARTIMON, ſecond mât du vaiſſeau; on donne le même nom à la voile de ce mât.

ATTERRIR, prendre terre en quelque lieu, aborder, ou ſimplement voir & reconnoître une terre.

AVARIES, c'eſt le dommage arrivé à un vaiſſeau, ou aux marchandiſes dont il eſt chargé, c'eſt encore les dépenſes extraordinaires que l'on eſt obligé de faire pendant le cours d'un voyage pour le corps du vaiſſeau, ou la conſervation des marchandiſes. Ce mot ſignifie auſſi le droit que l'on paie dans un port pour le mouillage.

B

BALISES, marques ou ſignaux, faits de mâts ou de tonneaux vuides, placés près des rochers ou des bancs de ſable & le long d'un chenal dangereux, pour ſervir de guides aux navigateurs.

BANC, montagne de ſable, terre ou rocher qui s'éleve vers la ſurface de l'eau, de maniere qu'un vaiſſeau ne peut y manœuvrer, & court riſque d'échouer.

BANDE, mettre un vaiſſeau *à la bande*, c'eſt le tourner de côté pour le radouber ou pour boucher quelque voye d'eau.

BARBE, la *Sainte-Barbe*, chambre des canoniers, ou retranchement pratiqué ſur l'arriere du vaiſſeau, ſous la chambre du capitaine. Le timon du gouvernail paſſe dans la Sainte-

Barbe, les canoniers y couchent, & quelquefois des officiers & des paſſagers.

BARRE, file de bancs de ſable ou de rochers qui embarraſſent l'entrée des ports & des rivieres.

BAS-BORD, *voyez* BORD.

BASSE, ou BATTURE, fond mêlé de ſable, de roches ou de pierre qui s'éleve juſques près de la ſurface de l'eau, & où l'on voit la mer refouler & écumer en heurtant contre.

BAYE, enfoncement de la mer dans les terres beaucoup plus large en dedans qu'à ſon entrée, ce qui la diſtingue de *l'anſe*, qui eſt plus large à l'entrée que dans l'intérieur.

BEAUPRÉ, c'eſt le mât le plus avancé vers la proue, où il eſt placé & couché ſur l'éperon.

BERNE, mettre le pavillon *en berne*, c'eſt l'arborer pour donner ordre aux vaiſſeaux inférieurs de venir à bord, ou pour avertir que l'on a beſoin de ſecours.

BISCUIT, petit pain applati qui a été cuit au moins deux fois : il ſert de pain aux équipages.

BITORD, menue corde à deux fils dont on ſe ſert pour amarrer & renforcer les manœuvres.

BITTES, pieces de bois qui ſervent à ſoutenir les cables lorſqu'on jette l'ancre ou qu'on amarre.

BONNETTE, petite voile dont on ſe ſert pour aggrandir & multiplier celles du vaiſſeau.

BORD, ce mot a pluſieurs uſages dans la marine. Il ſignifie en général un vaiſſeau & tout autre bâtiment de mer. *Il n'y avoit ſur notre bord qu'un matelot malade. Venir à bord*, c'eſt ſe rendre dans un vaiſſeau. Le *bas bord* d'un

navire est le côté gauche, par opposition à *stribord* qui en est le côté droit, quand on regarde de la pouppe ou de l'arriere. *Bord*, signifie encore la route d'un vaisseau. Avoir fait un *bon bord*, c'est avoir avancé dans sa route, étant au plus près du vent. Courir *bord sur bord*, c'est gouverner tantôt à *stribord*, tantôt à *bas bord*, alternativement lorsqu'on n'a pas le vent favorable.

BORDAGE, d'un vaisseau c'est le revêtement de planches dont il est couvert extérieurement.

BORDÉE, chemin que fait un vaisseau sans changer de route, ou en avançant du même vent. *Faire diverses bordées*, c'est changer de route plusieurs fois. V. BORD. La *bordée*, signifie aussi toute la ligne d'artillerie qui est sur le flanc d'un vaisseau. On dit *tirer* ou *envoyer sa bordée.*

BOSSOIRS, poutres mises en saillie à l'avant du navire pour y placer les ancres & les tenir prêtes à être jettées à la mer.

BOUÉE, marque faite avec une planche, ou plus communément avec un barril vuide, bien clos & relié de fer, attaché à un cordage appellé *orin*, qui tient par un bout à l'ancre, & par l'autre à la bouée. Ce cordage doit être assez long pour laisser à la bouée la facilité de surnager. Elle sert à indiquer le lieu où est l'ancre.

BOULINE, corde attachée vers le milieu de chaque long côté de la voile. On tire cette corde pour mettre la voile de biais, & la disposer à recevoir plus de vent, lorsqu'il vient de côté.

BOUSSOLE, instrument qui sert à diriger la

route d'un vaiſſeau. Il eſt compoſé d'une boîte qui renferme une aiguille aimentée, enchaſſée dans un cercle de talc ou de carton, & tournant ſur un pivot. Ce cercle eſt diviſé en 32 parties égales, pour répondre aux 32 vents. La bouſſole eſt auſſi appellée *compas de mer*; elle ſert encore à obſerver le ſoleil au point précis de ſon lever & de ſon coucher, pour connoître la variation ou la déclinaiſon de l'aiguille aimantée.

BOUT-DEHORS, ou BOUTE-DEHORS, pieces de bois que l'on ajoute par le moyen d'un anneau de fer à chaque extrêmité des vergues du grand mât & du mât de mizaine, pour y appareiller les bonnettes.

BOUTEILLES, ſaillies de charpente ſur les côtés de l'arriere d'un vaiſſeau, de part & d'autre de la chambre du capitaine.

BRASSE, meſure que l'on prend les deux bras étendus; elle vaut à peu près une toiſe ou ſix pieds.

BRISANT, pointe de rocher qui s'éléve juſqu'à la ſurface de l'eau, quelquefois au deſſus, & contre laquelle les vagues vont ſe briſer.

BRISE, petit vent leger. On donne ce nom aux vents de mer qui ſoufflent vers les 10. heures du matin, ſur les côtes de l'Amérique, ou aux vents de terre qui s'élevent le ſoir & ceſſent au retour du ſoleil.

BRUME, brouillard de mer fort épais: il régne particuliérement dans les mers ſeptentrionales & dans celles du monde auſtral. C'eſt l'un des plus terribles fléaux des navigateurs.

C.

CABESTAN, machine qui sert à lever des fardeaux considérables. Il est composé d'un essieu traversé de barres de bois, par le moyen desquelles on le fait tourner. Il sert sur mer à lever ou retirer les ancres.

CADRE, assemblage de quatre planches en forme de quarré long, dont le fond est garni de cordes entrelacées, on y met un matelas sur lequel on se couche, après l'avoir suspendu comme le branle. Il sert ordinairement pour les malades. On dit, *Nous n'avions personne sur les cadres.*

CALE, c'est le fond ou la partie la plus basse d'un navire, laquelle entre dans l'eau & s'étend de la proue à la poupe. L'endroit où l'on place les munitions s'appelle *fond de cale.* On nomme aussi *cale* un endroit où les vaisseaux sont à l'abri derriere quelque terrein peu élevé.

CALER les voiles, c'est les abaisser. *Caler* quelque chose, c'est y mettre une cale pour la hausser ou pour en remplir les espaces vuides.

CALFATS; étoupes fourrées avec force dans les fentes d'un vaisseau, sur lesquelles on répand ensuite du brai ou de la poix bouillante. *Calfater* un vaisseau, c'est en garnir les fentes avec de la poix & des étoupes. On nomme aussi *calfat*, un instrument qui sert à cet usage.

CALME, cessation de vent. *Calme tout plat*, c'est lorsqu'il n'y a point de vent sensible.

CAP, promontoire, pointe de terre qui avance dans la mer. *Doubler un cap*, c'est passer au delà.

CAP, proue du navire ; on l'appelle auſſi, *tête*, *pointe*, *éperon*, ou *l'avant* : on dit *mettre le cap*, *porter le cap du côté de la terre*, pour dire mettre la proue de ce côté-là.

CAPE, ou *grand pacſi*, grande voile. *Etre à la cape*, c'eſt ne porter que la grande voile déployée. On ſe met auſſi à la cape, avec la mizaine, l'artimon, les huniers. *Capeyer*, c'eſt être à la cape.

CARENER, un vaiſſeau, c'eſt réparer tous les dommages qu'il peut avoir ſouffert dans ſa courſe en y remettant des planches & en le calfatant. On le couche pour cela ſur le côté. *Carenage*, eſt un lieu commode pour carener les vaiſſeaux.

CARGUER la voile, c'eſt la ſerrer & la trouſſer près des vergues, par le moyen des *cargues* qui ſont des manœuvres ou des inſtrumens déſtinés à cet uſage.

CARLINGUE, c'eſt la piéce de bois la plus groſſe & la plus longue qui ſoit employée dans le fond de cale d'un vaiſſeau.

CHAMBEKIN, petit bâtiment Eſpagnol.

CHARNIER, endroit du vaiſſeau où l'on tient les viandes pour les conſerver.

CHASSER ſur ſes ancres, ſe dit d'un vaiſſeau qui après avoir jetté l'ancre continue d'avancer. Cela arrive lorſque l'ancre rencontre un terrein dans lequel elle ne peut mordre.

CHENAL, ou canal, eſt un courant d'eau bordé des deux côtés, naturellement ou par l'art, de terres qui le reſerrent, & où un vaiſſeau peut entrer quoiqu'avec précaution.

CHOUQUET, ou chiquet, gros billot de bois moitié quarré & moitié rond, qui ſert à cha-

que briſure de mats, au deſſus des bancs des hunes, pour emboiter les mats l'un dans l'autre.

COURANT, mouvement rapide des eaux qui en certains parages ſe portent du même côté.

CORVETTE, petit batiment, ou barque longue & légere, qui va à voiles & à rames.

CRIQUE, ou anſe, petit enfoncement de la mer ou d'une riviere dans les terres.

CULER, reculer, aller en arriere.

D.

DÉBOUQUEMENT, action de ſortir d'un détroit ou d'un canal, qui ſépare deux terres voiſines.

DÉCLINAISON, variation plus ou moins grande de l'aiguille aimantée qui ne marque pas toujours le véritable nord. Il eſt eſſentiel de connoître cette variation pour diriger la route d'un vaiſſeau.

DEGRÉ, eſt l'une des 360 parties égales, dans leſquelles les aſtronomes ſupoſent tout cercle diviſé.

DE'GRE'EMENT, l'action d'ôter à un vaiſſeau tous ſes agrets, ou de le déſarmer.

DE'RIVER, ſortir de ſa route, ou quitter malgré ſes efforts la route qu'on voudroit ſuivre.

D'ESAFFOURCHER, lever l'ancre d'affourche & le rapporter à bord.

DRAGUER, c'eſt pêcher une ancre, ou d'autres choſes dans le fond de la mer, au moyen d'un gros cordage qu'on nomme *Drague* & qui ſert auſſi à tenir fermes les piéces de canon quand elles tirent.

DRISSE, c'eſt le nom que l'on donne ſur mer

à la corde qui ſert à arborer le pavillon. Les vergues ont auſſi leurs *driſſes* ou cordages particuliers.

E.

EAU, on dit *eau haute*, quand la mer eſt montée, *eau baſſe*, quand elle s'eſt retirée. *Faire de l'eau*, c'eſt prendre ſa proviſion d'eau douce. Mais *faire eau*, ſe dit d'un vaiſſeau dans lequel l'eau de la mer entre par quelque ouverture. *Etre dans les eaux* d'un autre vaiſſeau, c'eſt le ſuivre de près & faire la même route.

EBBE, c'eſt le reflux de la marée. *Juſſant* ſignifie la même choſe.

ECHOUER, donner, ou toucher du fond du navire le fond de la mer, ſoit banc, ſoit roches.

ECOUTES, cordages attachés au bas des voiles, & qu'on roidit plus ou moins pour qu'elles reçoivent mieux le vent.

ECOUTILLE, ouverture quarrée du tillac en forme de trappe, pour deſcendre dans l'intérieur du vaiſſeau.

ECUBIERS, grands trous dans l'avant du navire par leſquels on fait paſſer les cables pour mouiller.

EMBARCATION, vaiſſeau, batiment en général. On dit *une foible embarcation.*

ENCABLURE, longueur d'un cable qui eſt ordinairement de 120 braſſes, on ſe ſert de cette expreſſion pour meſurer les diſtances peu conſidérables.

ESTIME, eſt la conjecture ou le jugement que porte un pilote ſur la quantité de chemin qu'un vaiſſeau a fait, ou ſur les parages dans

lesquels il se trouve. *Estimer*, c'est calculer le sillage ou la viteſſe de la marche d'un vaiſſeau, par le ſecours de la machine appellée *Leck*.

ETAI, gros cordage deſtiné à tenir le mat dans ſon aſſiete & à l'affermir du côté de l'avant comme les hautbans l'aſſujettiſſent par les deux côtés & par l'arriere du vaiſſeau.

ETALE, on dit *étaler la marée* pour ſignifier, mouiller l'ancre pendant un vent ou une marée contraire à la courſe d'un vaiſſeau, & en attendant une marée favorable. Ainſi *mer étale* ou *vent étale*, ſignifie une marée ou un vent contraire.

ETRAVE, c'eſt le nom qu'on donne à une piece de bois courbe qui forme la proue du vaiſſeau.

EVENTER, mettre les voiles au vent. *Maſquer* ſignifie le contraire.

F.

FERLER, ſerrer, trouſſer, plier entierement ou en fagot. *Carguer*, c'eſt plier les voiles en partie.

FILER du cable, lâcher le cable, & en donner la longueur qu'il faut pour mouiller commodément.

FLAMME, longue banderolle arborée aux vergues & au hunes pour ſervir de ſignal ou d'ornement.

FLOT ſe dit de l'eau agitée par le vent; on le dit auſſi du flux de la mer & de la quantité ou profondeur d'eau qu'il faut à un vaiſſeau pour voguer. FLOTTAISON, maniere dont un vaiſſeau navigue.

FLUTE, gros bâtiment de charge, dont on ſe

ſe ſert ordinairement pour porter les vivres & les munitions.

FOND, ſuperficie de la terre ſous les eaux. *Fond de bonne tenue*, eſt celui où l'ancre mord bien.

FOND DE CALE, c'eſt la partie antérieure, la plus baſſe du navire, où l'on met les tonneaux.

FOUGUE, on dit, *mat de fougue*, pour ſignifier le mat d'artimon, *& vergue de fougue*, une vergue de l'artimon qui borde la voile du perroquet, ſans porter de vergue.

FRAICHIR, le vent *fraichit*, lorſqu'il augmente conſidérablement de force.

FRANC-BORD, ou Franc-tillac, c'eſt le pont élevé ſur le fond de cale & le plus près de l'eau.

FUNIN, c'eſt le nom qu'on donne à divers cordages d'un vaiſſeau. *Franc-funin*, ce ſont les gros cordages qu'on employe pour les plus rudes manœuvres, comme pour attacher & aſſurer les ancres contre le vent.

G.

GABIER, matelot placé ſur la hune pour faire le guet & la découverte.

GAILLARD d'avant, étage coupé au deſſus du pont. Il y a le *gaillard d'avant* qui eſt à la proue des grands vaiſſeaux, & régne depuis le mat de miſéne juſques à l'éperon, & le *gaillard d'arriere*, qui occupe depuis le grand mat juſques au gouvernail.

GISSEMENT, ſituation reſpective des côtes & des parages.

GOELETTE, petit bateau, ou canot.

GOULET, canal étroit & reſerré entre deux terres.

GOUVERNER, tenir le timon, ou la barre du gouvernail, pour diriger les mouvemens du vaisseau: *gouverner au nord*, signifie faire route, ou avancer du côté du nord.

GRAIN, nuage qui amene du vent & de la pluye, mais qui passe promptement.

GRAPIN, petite ancre à cinq pattes qui sert à retenir une chaloupe ou un canot, on donne aussi ce nom à un croc que l'on jette sur les vaisseaux ennemis pour les accrocher.

GRELIN, c'est un petit cable dont on se sert dans les navires.

GRÈVE, plage unie & sabloneuse sur le bord d'un fleuve, ou sur le rivage de la mer.

H.

HALER, tirer ou faire approcher à l'aide d'une corde.

HAMAC, lit de toile de cotton, suspendu par les deux extrémités avec des cordes. On l'appelle aussi *brenle*; ce sont les lits ordinaires des matelots.

HANSIERE, gros cordage, qu'on jette aux chaloupes qui veulent venir à bord d'un vaisseau.

HANTER *la terre*, signifie s'en approcher & la suivre en naviguant.

HARPON, gros javelot de fer armé d'un manche de bois, auquel ou attache une corde.

HAUBANS, gros cordages avec lesquels on soutient les mats des deux côtés & par l'arriere du navire pour les fixer & les empêcher de vaciller.

HAUT-FOND, endroit de la mer où il y a peu d'eau.

HAUTEUR, élévation du pole, du soleil, des

étoiles. Elle se mesure & se détermine par un arc de cercle compris entre l'horison & l'astre dont on prend la hauteur. Elle s'entend aussi de la latitude. *Prendre hauteur*, c'est mesurer la hauteur du soleil à midi.

HE'LER, appeller, demander le *qui vive*, lorsqu'on rencontre un vaisseau inconnu.

HISSER, signifie hausser, élever.

HORLOGE, sablier, destiné à mesurer le tems; son écoulement entier est de demi heure.

HOULES, lames ou vagues que la mer agitée pousse les unes contre les autres. On dit que la mer est *houleuse*. quand elle est couverte de vagues.

HUNE, espece de guérite ronde & en platte forme, qui régne en saillie presque au haut des grands mats du vaisseau & peut contenir plusieurs hommes. C'est là où se poste un matelot pour découvrir de loin. Les voiles des mats de hune se nomment *huniers; grand hunier* est la voile du grand mat, & *petit hunier*, celle du mat de misène.

I.

IARRE, grand vase de terre verniſſé, qui sert à purifier & conserver l'eau douce.

JOUR, se jour le compte sur mer d'un midi au midi du jour suivant, quand on veut *prendre son point*, c'est-à-dire établir son journal, parce que c'est à midi qu'on observe le soleil au méridien, pour connoître l'endroit où l'on se trouve.

JOURNAL, régistre qui sert à marquer les événemens de chaque jour. On le tient très-exacte-

exactement dans un vaisseau. Chacun est le maître de l'établir sur ses propres observations ; mais comme on ne peut pas prendre garde à tout ce qui se passe, on a recours au journal commun, que l'on appelle le *Casernet*. Le pilote ou l'officier doit marquer à l'expiration de chaque quart ce qui est arrivé de plus remarquable. Il est divisé par colonnes, on y écrit quel rumb de vent le vaisseau a couru, les observations sur la latitude, la longitude, l'estime, la variation de l'aiguille &c, divers événemens tels que la rencontre d'un vaisseau, la vue de la terre, les grains de vent, les sondes &c.

IOLE, petit bâtiment leger qui vogue à voiles & à rames.

JUMELLES, longues pieces de bois creusées, que l'on attache autour du mat pour le renforcer.

L.

LAMES, flots, vagues de la mer qui se succèdent les unes aux autres quand elle est agitée, on dit *lame longue*, *lame courte*, &c.

LARGE, aller, courir au large, c'est s'éloigner de la côte. *Au large* c'est plus avant dans la mer.

LARGUE, c'est la même chose que *large*. Mais on dit *vent largue*, pour exprimer tous les airs de vent compris entre le vent de *bouline* & le demi rumb qui approche le plus du vent arriere ou qui souffle à la pouppe. Le vent largue est le plus favorable pour faire avancer le vaisseau, parce que le vent largue porte dans toutes les voiles, & que lorsque le vent

ſouffle à la poupe, les voiles de l'arriere dérobent le vent aux voiles de devant.

LARGUER, lacher, donner plus de jeu.

LATITUDE, diſtance en degrés, compriſe entre le lieu où l'on eſt & la ligne équinoxiale, ou l'équateur. La latitude eſt ſeptentrionale ou méridionale & ne peut aller au delà de 90, degrés.

LEST, c'eſt le nom général de tout ce qu'on met dans le fond du vaiſſeau, pour y former un contrepoids, le tenir en aſſiete, en le faiſant entrer dans l'eau juſques à un certain point proportionné à ſa groſſeur, afin d'empêcher qu'il ne ſoit renverſé par la force du vent & des vagues.

LIEUES MARINES, il en faut 20 pour répondre à un dégré, & à 25 lieues de terre en France.

LIGNE EQUINOXIALE, ou *Equateur*, cercle de la ſphére d'où l'on commence à compter la latitude.

LONGITUDE, diſtance en degrés du premier méridien à celui du lieu où l'on eſt. On la compte de *l'oueſt* à *l'eſt*.

LOUVOYER, c'eſt porter d'abord le cap d'un côté & enſuite le revirer de l'autre, pour ménager un vent contraire & ne pas s'écarter de la route que l'on veut tenir.

M.

MANOEUVRES d'un vaiſſeau, ce ſont en général tous les cordages qui ſervent à diſpoſer les vergues, les voiles, les ancrages & à tenir les mats dans leur aſſiete. On appelle auſſi de ce nom l'uſage de tous ces cordages & le

ſervice des matelots. *Manœuvres hautes*, ce ſont celles qui ſe font de deſſus les vergues & les hunes, & *manœuvres baſſes*, celles qui ſe font par le bas.

MARÉES, mouvement régulier des eaux de la mer, que l'on nomme auſſi le *flux & reflux*.

MARNER, s'élever, on dit que la mer *marne*, pour ſignifier qu'elle hauſſe plus ou moins.

MAT, grand arbre planté dans un navire pour y attacher les vergues, les voiles & autres manœuvres. Les grands vaiſſeaux ont quatre mats, diviſés en deux ou trois briſures, le *grand mat*, placé au milieu du premier pont, le *mat de miſéne*, qui eſt ſur l'avant, le *mat d'artimon* qui eſt à l'arriere & le *mat de beaupré*, couché ſur l'éperon.

MER, on dit que la mer eſt *courte*, lorſque les lames ſe ſuivent de près; qu'elle *briſe*, lorſqu'elle écume en heurtant contre quelque banc ou roche; qu'elle ſe *creuſe*, quand les vagues s'élévent davantage. La mer *monte* par le flux, *deſcend* ou *refoule* par le reflux &c.

METTRE à la voile, partir. *Mettre les voiles dedans*, *mettre à ſec*, *mettre à mats & à cordes* trois façons de parler qui ſignifient, ferler ou ploier toutes les voiles & amener les vergues.

MINUTE, petit horloge de ſable, dont l'écoulement ne dure qu'une minute ou une demi minute. On s'en ſert quand on jette le *Leck* pour eſtimer le chemin que fait le vaiſſeau.

MISÉNE, mat d'avant. On donne le même nom à la voile de ce mat.

MONDRAIN, montagne élevée & remarquable,

MORDRE, se dit de la patte de l'ancre, lorsqu'elle tombe sur le fond & s'y enfonce.

MORNE, cap élevé, ou petite montagne que l'on distingue sur la côte.

MOUILLER, jetter l'ancre pour arrêter le vaisseau. *Mouillage* ou ancrage est un endroit de la mer qui par la nature du fond est propre à y jetter l'ancre.

MOUSSE, garçon de bord, jeune matelot qui sert les gens de l'équipage.

MOUSSON, vents réglés de la mer des Indes, qui soufflent six mois à l'est & six mois à l'oüest.

MOUTONNER. La mer *moutonne* lorsque les vagues blanchissent d'écume.

N.

NAGER, ramer, se servir des avirons pour faire avancer une chaloupe, ou un canot.

O.

ORIENTER, une voile est orientée quand elle est située de maniere à recevoir le vent.

ORIN, grosse corde qui tient la bouée attachée à la croisée de l'ancre lorsqu'on la jette.

P.

PACFI, c'est la grande voile, ou la plus basse voile du grand mât.

PAGAYE, rame ou aviron dont se servent les sauvages pour conduire leurs pirogues.

PANNE, mettre *en panne*, c'eſt ne pas tenir ni prendre le vent; ce qui ſe fait lorſqu'on veut retarder la marche d'un vaiſſeau, pour en attendre un autre.

PARAGE, étendue de mer ſous quelque degré de latitude que ce ſoit.

PASSE, paſſage, débouquement.

PAVILLON, banniere que l'on arbore à la pointe d'un mât ou à l'arriere du vaiſſeau, pour faire connoître de quelle nation il eſt, & le rang de celui qui le commande.

PERROQUET, petit mât enté à l'extrêmité des autres, & qui a ſa voile : on ne le met jamais dans les gros tems. *Les perroquets d'hiver* ſont plus petits que ceux des autres ſaiſons.

PILOTAGE, l'art de gouverner & de bien conduire un vaiſſeau, ſelon les regles de la navigation.

PILOTE PRATIQUE, ou COTIER, celui qui connoît bien les côtes & l'entrée des ports.

PINCER le vent, c'eſt aller au plus près poſſible du vent qui ſouffle.

PIROGUE, bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre, dont ſe ſervent les Sauvages de l'Amérique.

POINT, lieu marqué ſur la carte pour indiquer l'endroit de la mer où l'on croît être, & delà diriger ſa route ultérieurement.

POINTE, langue de terre qui s'avance dans la mer. On dit, *pointe de l'eſt*, *du nord*, &c.

POINTER la carte, déſigner ſur la carte le lieu où l'on préſume qu'eſt le vaiſſeau, & déterminer l'air de vent néceſſaire pour arriver où l'on veut aller. Cette opération eſt fondée ſur la connoiſſance de la longitude & de la latitude, & ſe fait à l'aide de deux compas.

POLE, l'un des deux points du ciel ſur leſquels

on ſuppoſe que tourne le globe céleſte. Les marins, pour diriger leur route, obſervent chaque jour la diſtance où ils ſont de l'un des pôles.

POMPE, machine propre à puiſer l'eau qui entre dans le fond de cale pour la jetter dehors. Un vaiſſeau a ordinairement deux pompes entre le grand mât & le cabeſtan.

PONT, ou tillac ſur lequel on met la batterie. Les plus grands vaiſſeaux n'en ont que trois qui ſont à cinq pieds de hauteur l'un ſur l'autre.

PORTER, gouverner, courir, faire route, ſont des termes ſynonymes. *Porter* ſur un vaiſſeau, c'eſt diriger ſa route ſur lui. *Porter* peu de voiles, c'eſt n'en déployer qu'une partie.

POULAINE, aſſemblage de pluſieurs pieces de bois en portion de cercle, & terminé en pointe, qui fait partie de l'avant d'un vaiſſeau.

POUPE, l'arriere du vaiſſeau ou la partie à laquelle le gouvernail eſt attaché.

PRENDRE *hauteur*, obſerver la hauteur du ſoleil à midi. *Prendre un ris*, c'eſt plier la voile à une hauteur déterminée. *Prendre terre*, aborder à terre, &c.

PRIME-FLOT, le commencement du flux ou de la marée.

PROUE, pointe du vaiſſeau, la premiere qui s'avance dans la mer.

R.

RADE, eſpace de mer peu éloigné d'une côte où les vaiſſeaux peuvent mouiller & être à l'abri de certains vents, en attendant le vent

favorable pour partir ou pour entrer dans le port.

RADOUBER, raccommoder un vaiſſeau, reparer ce qui manque à ſa charpente.

RAFFALES, bouffées ſubites de vent. Le vent ſouffle par *raffales* ou bouffées.

RALINGUES, cordes couſues en ourlet autour des voiles & des branles, pour en renfoncer les bords.

RANGER la terre, ou la côte, c'eſt paſſer auprès.

RECIF, ou RESSIF, nom que l'on donne à une chaîne de rochers cachés ſous l'eau.

RELACHE, lieu où les vaiſſeaux mouillent pour ſe réparer ou prendre des rafraîchiſſemens.

RELEVEMENT, obſervations faites ſur le lieu où eſt un vaiſſeau relativement aux terres qui l'environnent.

RELEVER une terre ou un cap, c'eſt obſerver ſa poſition par rapport à celle du vaiſſeau.

REMORQUER, faire voguer un vaiſſeau à voiles, à l'aide d'un bâtiment à rames qui le tire.

REMOUX, tournant d'eau qui ſe forme à la poupe d'un vaiſſeau à meſure qu'il avance.

RESTER, la terre *reſte au ſud*, ou ſe trouve au ſud du lieu qu'occupe le vaiſſeau.

REVIRER de bord, changer la route ou la direction du vaiſſeau.

RIDER la voile, c'eſt l'accourcir par le haut avec des cordes qu'on nomme *rides*.

RIS, rangs d'œillets pratiqués dans la largeur des voiles pour en diminuer la hauteur, au moyen de petites cordes qui y ſont paſſées. *Prendre un ris*, c'eſt accourcir la voile.

RONDIR, tourner autour d'une côte qui va en s'arrondiſſant.

ROULIS, balancement d'un vaiſſeau dans ſa largeur, ou d'un bord à l'autre.

RUMB, ligne qui repréſente ſur la carte ou ſur la bouſſole l'un des 32 vents, dans leſquels les marins diviſent le cercle horiſontal.

S.

SABORD, embraſures pratiquées dans le bordage d'un vaiſſeau pour pointer le canon.

SENAUT, barque longue à deux mâts, en uſage dans divers pays.

SILLAGE d'un vaiſſeau, c'eſt la trace de ſon cours.

SOUTE, le plus bas des étages de l'arriere d'un vaiſſeau, où l'on enferme les poudres & le biſcuit.

SUIVER, enduire de ſuif la partie du vaiſſeau que l'eau baigne, pour la conſerver, & diminuer le frottement.

SURJAULER, entortiller. *Cable ſurjaulé*, eſt celui qui a fait pluſieurs tours autour d'une ancre mouillée.

T.

TANGAGE, balancement du vaiſſeau dans le ſens de ſa longueur. C'eſt l'oppoſé du roulis.

TARTANE, barque à voiles & à deux mâts, en uſage ſur la méditerranée.

TENIR le vent, aller, naviguer au plus près du vent.

TENUE, accrochement de la patte de l'ancre. *Fond de bonne tenue*, lorſque l'ancre y mord bien.

TILLAC, platte forme où eſt la batterie. C'eſt auſſi

auſſi le pont le plus élevé où ſe fait la manœuvre.

TONNEAU, poids de 2000 livres. On déſigne par ce nom, ce qu'un navire eſt capable de porter.

TOUER un vaiſſeau, le faire avancer au moyen d'une ancre appellée *Ancre de toue*, ou à force de bras avec la hanciere, ou à force de rames, après l'avoir attaché à la queue d'une chaloupe.

TRELINGAGE, corde à pluſieurs branches, deſtinée à affermir les branles dans les gros tems.

V.

VARIATION, déclinaiſon de l'aiguille aimantée vers l'eſt ou l'oueſt. Elle differe ſelon les parages.

VERGUE, piece de bois longue, arrondie, une fois plus groſſe dans le milieu que dans ſes bouts. Elle ſe poſe en croix ſur un mât, ſert à porter la voile, monte & deſcend au moyen des racages.

VIGIE, roche cachée ſous l'eau à peu de profondeur, & dangereuſe pour les vaiſſeaux.

VIRER, tourner, *virer de bord*, changer de route, *virer une ancre à pic*, ou perpendiculairement.

VOYE D'EAU, ouverture dans le bordage d'un navire, & qui donne entrée à l'eau de la mer.

Fin de la premiere Partie.

3 9088 00038 5807
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES